

D 11165

LES-AMIS-DE-LA POLOGNE



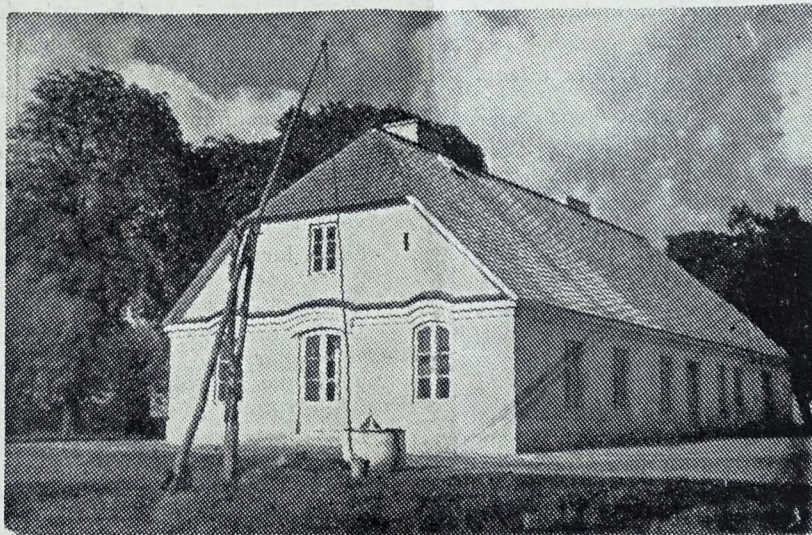
REVUE
MENSUELLE
RÉDACTEUR EN CHEF :
Rosa BAILLY

REDACTION et ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (v°)
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

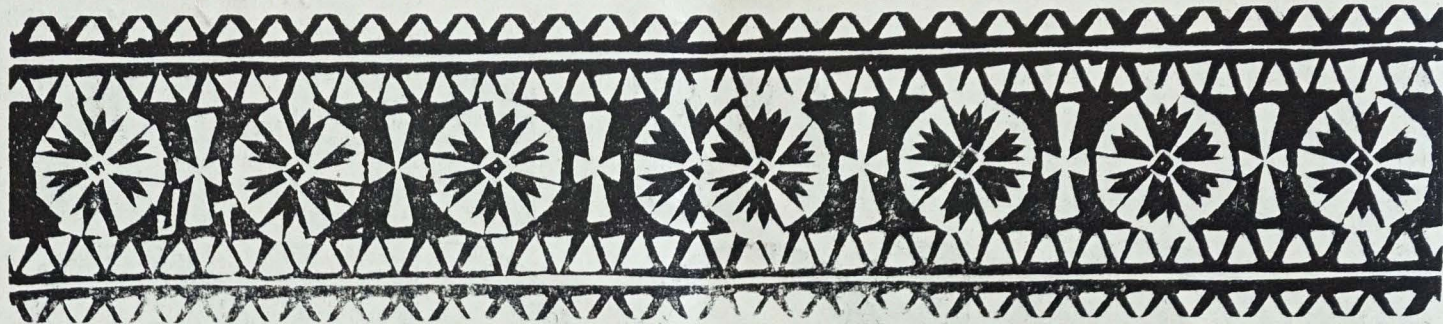
SOMMAIRE

Jeunes Poètes Polonais. — Noces Montagnardes : ANIELA STAPINSKA. — L'Ecole Polonaise. — Wyspianski. — La Vie Economique. — Varsovie : A. JOBERT. — Przeworsk : ROSA BAILLY. — A la Légion étrangère. — Chronique du Chevalier Alexis Zdabanowski. — Les Réfugiés Polonais dans le Haut-Rhin : C. LAPLATTE. — L'Action des Amis de la Pologne.



LA MAISON NATALE DE CHOPIN





Jeunes Poètes Polonais

Casimir Wierzynski

Josef Wittlin

Légende

Ils t'ont changée en mille édifiants dictons
Et t'ont fait circuler comme un usé liard;
Nul n'accourut vers nous soldat de Marathon
Pour rendre l'âme au but en clamant ta victoire.

A Venise tu dors, dans un cercueil d'argent
Et dans la pyramide, aux pieds des pharaons.
Quelque part, ton fanal s'éteint dans l'océan...
Ile, dont on nous a volé Napoléon.

Toi partie — à quoi bon cet aveu humble et triste
Que nos cœurs souffrent trop, lacérés, malheureux ?
Sur la stèle noire, ridicules touristes
Nous gravons notre nom — ne sachant faire mieux.

Tout ce qui nous resta du passé grandiose
C'est le feu qui consume nos tempes pâlies,
Lorsqu'en nous tu revis — en quelle apothéose !
Gloire — hélas — défunte, Grandeur ensevelie.

O, immortelle ! Arrache-nous à la misère
D'ici-bas ! nous irons, emportés par tes ailes
Vivre dans ton ardent système planétaire,
Parmi les météores qui fendent ton ciel.

Disperse-nous sur tes fantastiques orbites,
Sillonnant ton éther — rutilantes comètes :
Ainsi erré à travers l'énigme de tes mythes
Ton seul fidèle écho : le cœur du poète.

Traduction de Thérèse KERNER.

Elégie sur des Yeux

Avec les clous, les clous de tes regards mauvais, avec tes
yeux dédaigneux qui torturent,
opinion publique, tu m'écrases, — comme l'affiche, contre
le mur.

Partout, les yeux mouchards de mes prochains me filent,
me traquent;
dans ma fumerie d'opium secrète, ils veulent me surpren-
dre, me saisir.

Mon cœur, là-bas, chaque soir, se glisse, furtif, comme un
apache
(la trahison, dans tous les bouges du monde se saouïe d'al-
cool).

Ici, mon cœur, tout est sûr. Dans cette ruelle sombre et
tordue,

deux lanternes, sur la porte de ton abri, flambent clair.

O doux yeux de ma femme — sentis, jadis, quelque part,
dans un rêve,

versez moi, joyeuse, endormante, la ciguë de l'apaisement.

Veillez, comme deux chiens incorruptibles, sur mon asile,
regards qui ne mentez jamais, n'erre jamais.

Dans la plèbe de ces regards, dont les clous m'ont dé-
chiré, lacéré,

vous seuls m'avez versé l'offrande d'une larme pure

Cette larme, j'en ai frotté mes tempes; et j'attends, Sei-
gneur oint par Dieu,

que Dieu, sur ma tempe, ait posé la couronne de vie.

Oh, je sais que vous veillerez chacun de mes jours, chaque
soir,

pour que ne soit pas trop cruel le fardeau de cette cou-
ronne.

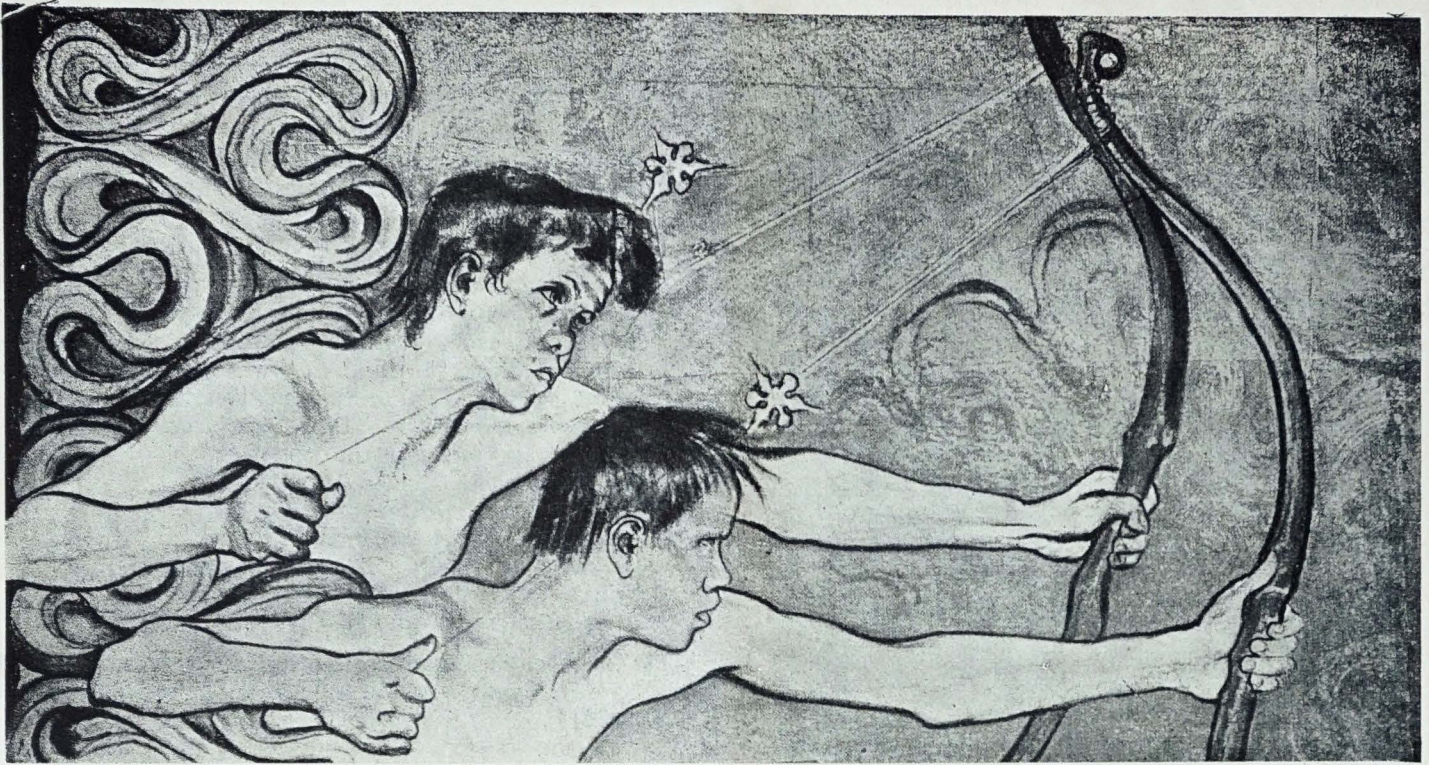
Et je sais que, quand roulera le fourgon noir, un jour,
devant mon seuil,

étrangers, mouillés de mensonge, les yeux mauvais ne
verront pas tes larmes.

En silence, derrière mon cercueil, tu iras, pour rendre à
la terre

ce corps, que tes pleurs, toute une vie, auront baigné.

(Traduction de Marcel Beauvils.)



LES ARCHERS

WYSPIANSKI

Peintre et Dramaturge

Les Noces

L'étrange et puissant génie de Wyspianski a produit des œuvres littéraires ou picturales extraordinaires. La plus saisissante est le drame des « Noces ». Le réalisme s'y mêle à la fantaisie, la vision s'y transfigure en prophétie. Aux acteurs de chair et d'os se mêlent des apparitions.

Le mariage du poète Lucien Rydel avec une paysanne, en 1900, avait paru le symbole de l'union des classes intellectuelles avec le peuple, union qui devait produire la résurrection de la Pologne. Wyspianski nous présente de telles noces, où les amis du marié, journalistes, écrivains, femmes du monde, se mêlent aux paysans cracoviens. Tout dansants et joyeux, ils n'en attendent pas moins le signal de certain cor d'or, qui sera l'appel aux armes pour la délivrance de la patrie. Mais entre dans l'isba un bizarre personnage, le Hohol, en fait l'épouvantail aux moineaux du jardin. Voici la fin de la pièce, sa magnifique bizarrerie, lourde de significations symboliques, dans l'excellente traduction de A. de Lada et G. Lenormand (1).

TCHÉPIETZ

— Ça galope.

(tous se tiennent penchés vers les portes et la fenêtre, et écoutent saisis, dans un silence absolu)

LE MAITRE

Tendez l'oreille, mes amis, mes enfants : —
oh, pourvu que ce soit vrai
que Wernyhora accoure là-bas,
avec l'Ange, avec l'Archange devant lui ;
que cette nuit, quand nous étions autour des
musiciens,
à la noce, quand nous dansions,
là-bas, voilà que tout d'un coup
tant de grandes choses se sont accomplies,
que Cracovie s'est embrasé
et que la MERE DIVINE, la couronne en tête,
au Wawel, assise sur le trône
royal, écrit un message
qui va voler à travers tout le pays,
éveillera et fera lever des milliers d'hommes. —
Tendez l'oreille, le cœur me bat : —
oh, pourvu que ce soit vrai
que là-bas accoure Wernyhora
et derrière lui d'innombrables cavaliers !

(1) Edition de la Nouvelle Revue Française.



UN BARDE

LE MARIÉ

Le galop se rapproche.

LE POÈTE

A genoux !!

LE MAÎTRE

Le cavalier y a mis toute sa force.

HANETCHKA (*en extase*)

Si ce pouvait être l'Archange.

(Tous, ils ont saisi leurs faux ou bien se sont emparés de sabres arrachés aux panoplies, de fusils de pistolets ; penchés, à demi agenouillés, la main à l'oreille, l'âme ravie, ils écoutent. — On avait, au cours de la scène précédente, fini par entendre réellement un galop lointain, qui soudain moins éloigné, puis tout proche — vient de s'arrêter, — — bientôt on entend des pas lourds, rapides et violents, qui traversent le vestibule et la pièce du fond ; à la porte apparaît le premier garçon d'honneur :))

SCENE 34.

IACHIEK

Maryche, monsieur, monsieur, — Jésus !
mon cheval est tombé dans la cour.

(il regarde autour de lui)

Qu'est-ce donc — Hanka — Iaga, holà,
eh bien, qu'y a-t-il, Iaga — — voyons
Qu'avez-vous, êtes-vous tous envoûtés :
ils sont là tous, comme pétrifiés ;
mais, écoutez, Hanouche, Blaise, petite mère,
jeune marié, Tchépietz, petit père,
monsieur, voyons, — êtes-vous envoûtés ;
ils sont là tous comme pétrifiés.
Ah, c'est vrai, par le Dieu vivant,
je devais pourtant sonner du cor,
mais quoi, tiens, l'aurais-je égaré,
ou me l'aurait-on volé par hasard, —
j'aurai quelque part oublié le cor d'or,
il ne m'en reste que la corde.

(De la pièce du fond était entré, depuis un instant,
en se dandinant sur les traces de Iachiek, le Hohol
de paille)

SCENE 35.

LE HOHOL

Il est tombé, ton bonnet à plumes.

IACHIEK

Je me suis penché pour le ramasser,
et peut-être ai-je aussi perdu le cor.

LE HOHOL

Tu avais, gueux, un cor d'or,
tu avais, gueux, un bonnet à plumes :
le vent a emporté le bonnet...

IACHIEK

A cause des sacrées plumes de paon.

LE HOHOL

Il ne te reste que la corde.

IACHIEK

Je le trouverai bien, près du calvaire.

LE HOHOL

Près du calvaire, quelqu'un se tenait.

IACHIEK

Dame, ils sont hantés, les carrefours, — —
le coq a-t-il, ou n'a-t-il pas chanté ?

(Il se fraye avec peine un chemin à travers la foule
immobile et sort en courant par la porte des noces :
— on entend le claquement de ses pas dans le ves-
tibule, — tantôt il s'arrête, tantôt il court plus loin,
... sur ses traces se dandine le Hohol, frôlant les
gens de sa paille bruisante.)

(Du verger, des champs à l'atmosphère de sa-
phir, vient comme une lueur bleuâtre, —
des voix se pressent, gazouillements d'oiseaux qui
s'éveillent, une lumière bleue remplit l'izba comme
d'un enchantement et promène ses reflets sur les
gens à moitié perdus dans le rêve et l'extase. — Par
la porte du fond revient Iachiek,

il regarde autour de lui, n'en peut croire ses propres yeux, et hagard, il trébuche d'épouvante.)

SCENE 36.

IACHIEK

Déjà l'aurore, déjà l'aurore, —
il faut porter la pâture au bétail,
couper la paille, cuire le pain ; —
comment pourrais-je tout faire,
si, pris de sommeil, ils me laissent tout seul — ?
Ils sont là tous, bouche bée, —
tous, les mains aux oreilles,
tous, la vie suspendue dans leur âme ;
on dirait qu'ils ont pris racine,
que faire, comment leur venir en aide — ?
Quelque part j'ai perdu le cor d'or,
au carrefour, probablement,
un vent terrible a emporté mon bonnet,
à cause des sacrées plumes de paon ;
mais si au moins j'avais le cor !
il ne me reste que la corde.
Ils sont tous terriblement graves,
leur front est sillonné de rides,
comme s'ils peinaient lourdement...

SCENE 37.

(Par la porte du fond, le Hohol s'est de nouveau glissé, depuis un instant sur les pas de Iachiek ; il se hisse gauchement sur le coffre peint et, du haut du coffre, il interpelle le garçon d'honneur.)

LE HOHOL

C'est la Peur, c'est l'Épouvante qui les a saisis,
ils ont entendu la voix de l'Esprit :
le Destin plane au-dessus d'eux.

IACHIEK

Comme ils souffrent, la sueur dégoutte de leurs
fronts,
la pâleur couvre leurs joues ; —
comment les délivrer de leurs souffrances ?

LE HOHOL

Enlève-leur les faux des mains,
détache les sabres de leur ceinture,
aussitôt la Tristesse les abandonnera ;
trace des cercles sur leurs fronts,
passe-moi maintenant le violon ;
c'est moi qui commencerai la musique,
là, je joue, là, je joue.

IACHIEK

(qui vient d'exécuter tous ces ordres)

Où faut-il déposer ces faux — — ?

LE HOHOL

Dans ce coin

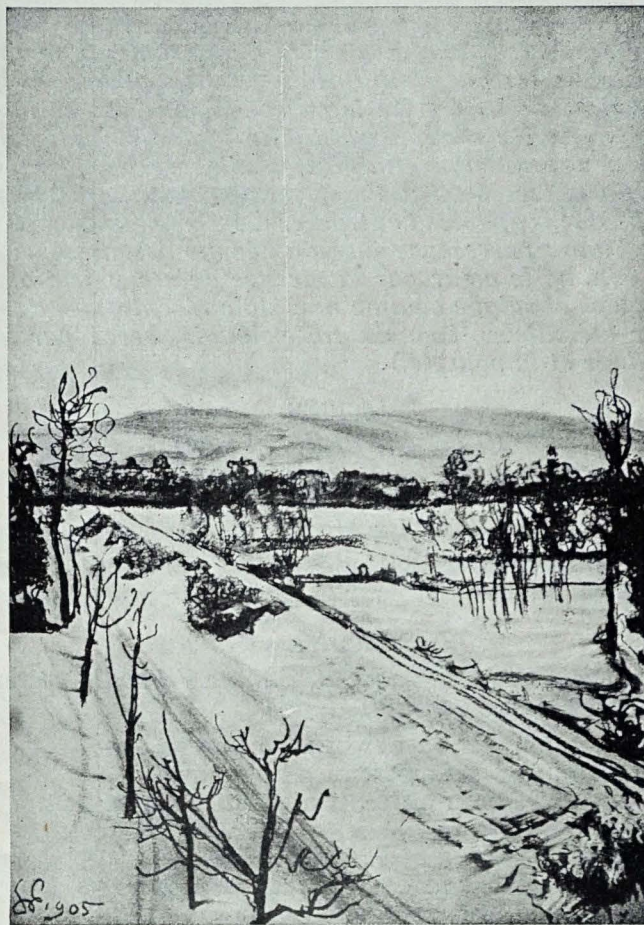
IACHIEK

(il lance les faux derrière le poêle)

Nul n'ira les chercher par là.

LE HOHOL

Secoue la poudre des amorces,
lance les fusils au plus profond des caves.
Tire-leur la jambe gauche en arrière,



PAYSAGE

trace avec ton pied un grand cercle ;
place leurs bras comme ceci :
qu'ils se prennent deux à deux par les bras ;
récite le Pater, à l'envers.
C'est moi qui commencerai la musique,
là, je joue, là, je joue :
ils vont danser toute l'année.

IACHIEK

(qui vient d'exécuter tous ces ordres)
Voilà, ils n'ont plus de faux.

LE HOHOL

Eclate-leur de rire au nez.

IACHIEK

Voilà que la Tristesse les abandonne.

LE HOHOL

Les voilà libres de leurs entraves.

IACHIEK

Ils s'enlacent pour la danse.

LE HOHOL

Les voilà libres de toute douleur.

IACHIEK

Et le charme est rompu!

LE HOHOL

Non, c'est un autre CHARME !

(Sur quoi l'épouvantail de paille monstrueux, ayant saisi dans ses pattes informes les morceaux de bois que vient de lui tendre le garçon d'honneur, se met à exécuter les mouvements d'un violoniste, et aussitôt : une musique nuptiale semble se dégager de l'atmosphère bleue ; elle est basse, sautillante, bien polonaise, capable d'entraîner de cœur et d'endormir l'âme ; paresseuse jusqu'à l'évanouissement, elle vit comme le cœur par la mesure de ses pulsations inégales et saigne comme une plaie récente : — c'est l'air mélodieux, issu du sol polonais, bercé par la douleur et la volupté.)

IACHIEK

(il est émerveillé et ravi)

Que de couples, que de couples !

LE HOHOL

Allons, dansez, marionnettes,
et toi, restes-tu là pour graine ?

IACHIEK

(il porte la main à son front, comme s'il voulait tirer son bonnet sur l'oreille)

J'ai je ne sais où perdu mon bonnet, —
pourtant je suis garçon d'honneur,
pour faire mon office, il me faut mon bonnet.

LE HOHOL

(il se penche en mesure et joue)

Tu avais, gueux, un cor d'or,
tu avais, gueux, un bonnet de plumes :
le vent emporte le bonnet,
le cor sonne à travers les bois,
il ne te reste que la corde,
il ne te reste que la corde.

(le coq chante)

IACHIEK

(touché au cœur et revenant à lui)

Jésus ! Jésus ! le coq a chanté ! — —
Holà, frères, holà, à cheval !
Debout, aux armes, aux armes ! !
On vous attend au CHATEAU DU WAWEL ! ! !

LE HOHOL

(il se penche en mesure et joue)

Il ne te reste que la corde.
Tu avais, gueux, un cor d'or.

IACHIEK

(enroué à force de crier)

Debout, à cheval, aux armes ! ! ! !

(Mais au rythme de l'étrange musique nuptiale, de nombreux, d'innombrables couples poursuivent une danse lente, grave, sereine et tellement silencieuse que c'est à peine si l'on entend bruissier les jupes empesées et les longs rubans et tinter les ornements de clinquant, sourdement résonnent les pas des lourdes bottes, — la ronde est si serrée qu'elle

entoure la table d'un cercle étroit où les danseurs, pressés les uns contre les autres, ont peine à se mouvoir.)

IACHIEK

Ils n'entendent rien, ils n'entendent rien,
rien que cette musique, cette musique,
une somnolence s'est emparée d'eux... ? !

(Il halète de Désespoir, paralysé par l'Horreur et l'Effroi ; il chancelle, il se baisse vers le sol, bousculé par le cercle compact des danseurs qu'il a vainement essayé de rompre ; — autour de lui, au son étouffé de la musique, les couples, droits et raides, se meuvent en une couronne solennelle, lente et sereine, — en une ronde nuptiale et sans fin —)

(le coq chante).

IACHIEK

(hors de lui)

Le coq chante ; ah, le coq chante...

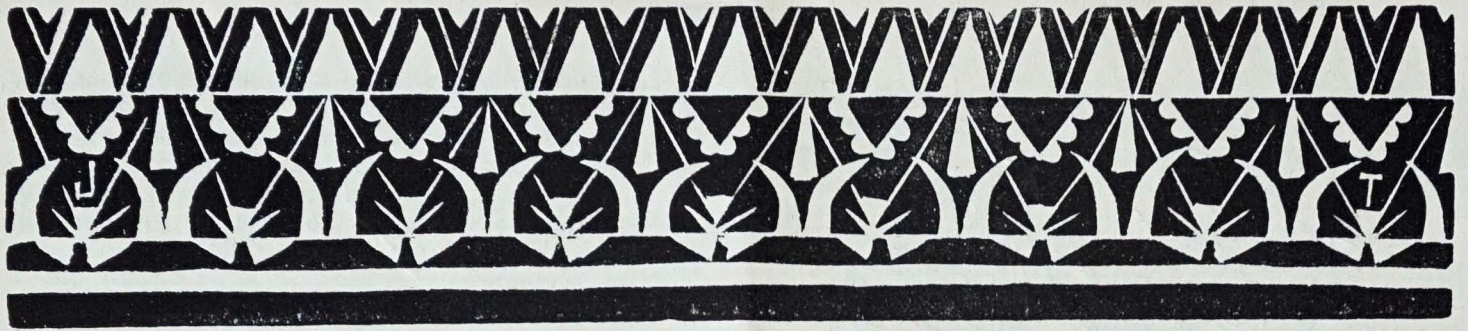
LE HOHOL

(il joue sans cesse et domine tout)

Tu l'avais, gueux, le cor d'or...



PORTRAIT D'IRÈNE SOLSKA.



Noces Montagnardes

la haie et prennent la bière et l'eau-de-vie, qu'ils ont amené avec eux. En même temps le jeune homme chante :

*C'est toi, ma fille,
Que je viens prier...
Chez moi, chez moi.
Ton travail ne sera pas dur.
Tu emmèneras mon petit cheval,
Et tu le sortiras de l'écurie.*

La demande se fait en général vers minuit. La jeune fille s'habille très lentement, elle allume sa lampe et, au bout d'un certain temps, elle ouvre la porte en faisant mine de ne rien comprendre à ce qui se passe et elle demande :

— Qui êtes-vous ?

— Nous sommes de braves gens, laissez-nous entrer, marraine (titre conventionnel, de politesse) — répond l'un des plus vieux fermiers.

A ce moment le père de la jeune fille s'avance et prie la compagnie d'entrer chez lui, en expliquant qu'il n'est pas digne de recevoir des hôtes aussi considérables. La mère attend sur le seuil pour répondre au salut des arrivants. Ensuite succède un moment de confusion et de bruit.

Pendant ce temps, le jeune homme régale les hommes avec la bière et l'eau-de-vie ; il en offre aussi aux femmes, pour la forme, car elles doivent refuser catégoriquement, sous peine de déshonorer leur famille. Les femmes ne prennent aucune part à la conversation, elle répondent laconiquement aux mots d'esprit, avec un petit sourire. On croirait que les femmes n'ont rien à dire, alors qu'en réalité, elles ont préparé toute l'affaire depuis longtemps.

Au moment du départ, le père du jeune homme invite la jeune fille avec ses parents à venir visiter leur ferme.

— Car il faut voir si l'écurie, l'étable et le bétail plaisent à la jeune personne.

Cette cérémonie a lieu au milieu de la semaine et le samedi on envoie les jeunes gens à confesse.

Le vent souffle à travers le village et le bon peuple s'efforce toujours de faire rompre les fiançailles.



Le jeune homme qui désire épouser une jeune fille arrive chez elle, la nuit, en compagnie de ses parents et des voisins. En entrant dans la cour, il chante des chansons à son aimée pour la prévenir de son arrivée. Lentement, sans se presser, les gens descendent de voiture, attachent le cheval à



— Car voyez-vous, cette race est une race de bandits.

Les jeunes gens sont prévenus depuis longtemps de cette habitude et ils affirment « que celui qui doit les séparer n'est pas encore né ».

Le dernier dimanche avant les noces, les jeunes gens et les jeunes filles se réunissent dans la chaumière de la fiancée et, aux sons de la musique, ils tressent des guirlandes, avec lesquelles ils décoreront ensuite les harnais des chevaux du cortège nuptial.

Les jeunes mariés (dès qu'a eu lieu la cérémonie des fiançailles, on les appelle ainsi) et les garçons d'honneur vont de maison en maison, pour inviter les parents et les voisins. Les jeunes mariés font cela poliment et cordialement, les garçons d'honneur d'une façon humoristique.

On invite à la noce les gens du même milieu. Un pauvre diable invité à la noce d'un richard, ne doit pas y aller.

Dans la soirée qui précède le jour des noces, les musiciens viennent souhaiter « une bonne nuit » à la jeune mariée. Les garçons et les filles chantent :

*Fais le compte, jeune fille,
Des poutres de ton toit.
Tu auras dans ton cœur
Autant de peines qu'il y a de poutres*

*Tu n'auras pas besoin
D'aller chercher l'eau du puits.
Tu en auras suffisamment
Avec les larmes de tes yeux.*

*Tes beaux yeux bleus
Et tes joues roses
Vont pâlir et se faner
Quant tu seras chez ton petit Jean.*

La jeune fille n'accorde aucune importance à la chanson qui lui promet tant de déboires. Le jour de la noce, les garçons d'honneur amènent le jeune marié un instant avant la bénédiction des parents. Une heure avant, une matrone a habillé la jeune mariée dans ses vêtements de noce, en présence de tous les invités. Les demoiselles d'honneur lui passent les vêtements, la couronne et le ruban qui a la même signification que le voile. La cérémonie de l'habillage doit durer très longtemps pour que le jeune marié ne pense pas que la jeune fille est trop pressée de se marier avec lui. Les invités, arrivés avec le fiancé, chantent avant de descendre de leurs voitures :

*Ouvrez-nous les portes, ouvrez-nous les portes,
Nous amenons le petit Jean
Tout habillé d'or
Tout habillé d'or
Dans une blanche chemise..*

La musique joue une marche endiablée, puis tous entrent dans la chaumière. La mère de la fiancée fait entrer les invités et apporte des boissons chaudes.

La jeune fiancée doit maintenant revêtir le fiancé d'une seconde chemise blanche qu'elle a achetée de son propre argent. Cette tradition est un signe de richesse :

— Ah ! voyez-vous, il est si riche qu'il peut mettre deux chemises à la fois.

Après un court déjeuner, tous se rendent chez le staroste, puis à l'église.



Le cortège est précédé par deux couples de garçons et de demoiselles d'honneur à cheval, puis s'avance la fiancée avec des garçons d'honneur par derrière et le staroste en avant. Puis, les musiciens, les invités, enfin le fiancé avec des garçons d'honneur.

Des portes triomphales sont dressées sur le parcours. Des jeunes gens, habillés en tsiganes, tirent des coups de fusil et de revolver en l'honneur des jeunes mariés, qui doivent se racheter en payant leur passage sous la porte triomphale.

Après la cérémonie à l'église, le cortège revient à la maison. La mère de la jeune mariée attend devant la maison, en tenant un pain dans une main et dans l'autre deux gobelets de lait. La servante, qui a répandu du foin sur le trajet que doit suivre la voiture jusqu'à l'écurie, aide les jeunes mariés à descendre de voiture. La mère arrive et leur donne le

lait qu'ils doivent boire jusqu'au bout ; ensuite ils prennent le pain des mains de leur mère et ils entrent dans l'écurie. Dans l'écurie, ils rompent le pain, et, après en avoir mangé un peu, ils donnent le reste au bétail.

Ensuite, personne ne s'occupe plus des nouveaux mariés. Ils ne doivent pas s'asseoir à table, ni manger, ni boire, Dieu les en préserve ! Ils doivent, au contraire, avec leur famille et les garçons d'honneur, s'occuper des invités et les faire bien manger et bien boire... Dans l'une des pièces de la chaumière est disposée une grande table avec de la viande froide, des gâteaux et des boissons. Dans l'autre les musiciens jouent de la musique et les jeunes gens dansent.

D'après Aniela STAPINSKA.

(Clichés du *Courrier Illustré de Cracovie*)



La Vie Economique

En octobre 1933 un nouveau tarif douanier, récemment publié, entrera en vigueur. La nécessité s'en faisait sentir depuis longtemps. Le tarif actuel, voté par la Diète en août 1919, était inspiré du tarif russe de 1903 et présentait de nombreux inconvénients et lacunes. On avait bien tenté à diverses reprises de l'amender, mais une réforme complète et rationnelle était indispensable. C'est maintenant chose faite.

Quelles sont les caractéristiques du nouveau tarif ?

Tout d'abord une plus grande différenciation. Il comportera 1276 positions embrassant 4500 droits différents au lieu de 217 et 1900.

Le système adopté est celui des droits spécifiques, l'unité taxée étant en général le quintal.

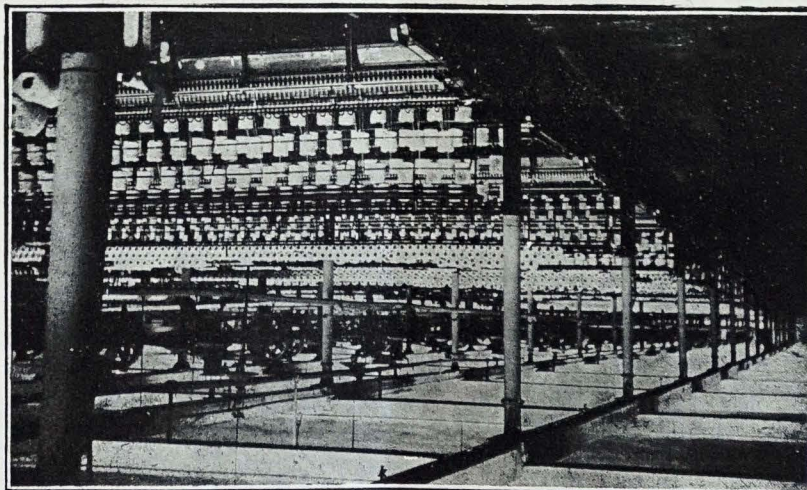
On a distingué deux catégories de taxes, classées en deux rubriques. La rubrique I contient des droits sont appliqués aux marchandises provenant des pays qui n'ont pas conclu avec la Pologne de traités de commerce ou de conventions spéciales. Les droits de la rubrique II sont en moyenne inférieurs de 25 % à ceux de la rubrique I. Ils peuvent en outre subir des réductions conventionnelles. Ainsi l'absence de tout accord contractuel avec la Pologne

entraîne automatiquement une majoration d'au moins 25 % sur les droits de douane.

Le nouveau tarif polonais est nettement protecteur en comparaison de l'ancien. De nombreux droits ont subi des augmentations sensibles en vue d'assurer à l'industrie et à l'agriculture une protection complète. Cette tendance a d'ailleurs été imposée à la Pologne par l'évolution récente de la politique commerciale de presque tous les pays du monde : relèvement des barrières douanières, contingentements, restrictions au libre commerce des devises...

Enfin certains groupes de droits d'entrée présentent des caractères spéciaux. Tels sont les droits préférentiels maritimes qui ont pour but de favoriser le développement des ports. Ils s'appliquent principalement à des denrées coloniales.

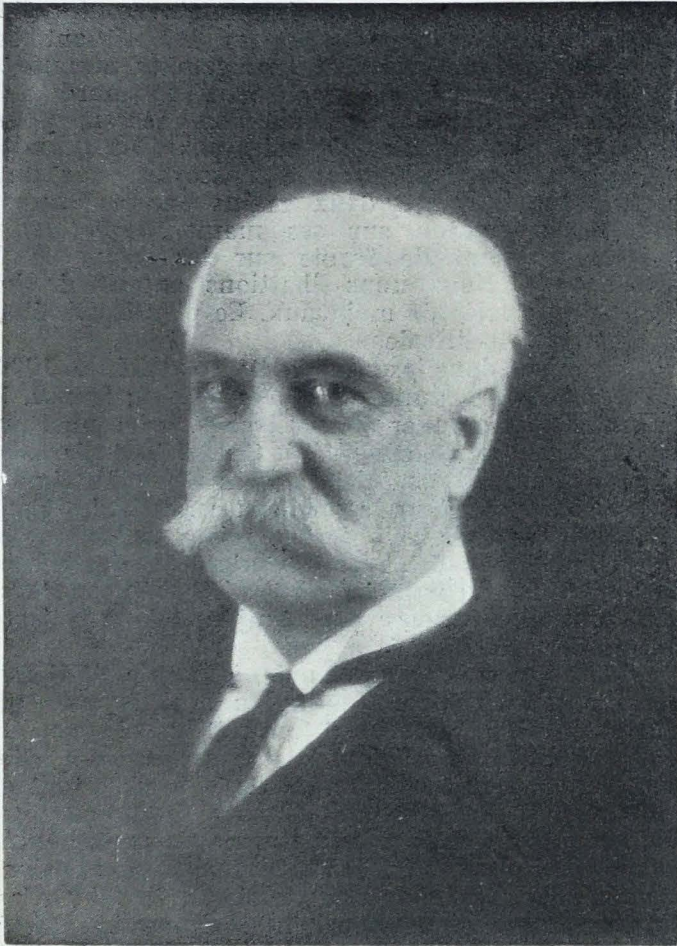
La publication de ce nouveau tarif doit apporter d'importants changements dans le domaine des relations commerciales de la Pologne avec l'étranger. Les conventions en vigueur devront être remaniées, des conventions nouvelles devront être négociées. C'est pourquoi le législateur a prévu un délai d'application aussi long. Ce délai permettra de négocier sans hâte tous les changements indispensables.



FILATURE A CZENSTOCHOWA



L'Ecole Polonaise



LE DOCTEUR POZERSKI
(Edouard de Pomiane)

« L'Ecole Polonaise ou l'Esprit de 1830 »... Depuis longtemps nous souhaitions cette étude (1). Elle nous est offerte aujourd'hui par le Docteur Edouard Pozerski, qui rassemble pour nous ses souvenirs d'élève.

(1) Edité par les soins de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole Polonaise, 15, rue Lamandé, Paris.

A la première page, il a cité l' « Ode à une Mère Polonaise » de Mickiewicz :

« Notre Rédempteur, enfant de Nazareth, jouait avec la croix sur laquelle il sauva le monde. O Mère polonaise ! Ton fils, je l'amuserai avec ses jouets à venir. De bonne heure, mets-lui des chaînes aux mains, afin qu'il ne pâlisse pas devant la hache du bourreau, ni ne rougisse à la vue de la corde. »

Ces âpres paroles doivent être méditées avant d'aborder l'ouvrage du D^r Pozerski. L'Ecole Polonaise, telle qu'il la décrit, était une préparation au bague. Mais la souffrance infligée aux élèves, et qui nous paraît aujourd'hui inutile ou exagérée, était « pour nous, élèves de l'Ecole Polonaise, toute physiologique, puisque tous les jours, à tous les instants, nous entendions parler de celle qu'avaient endurée et qu'enduraient nos pères. » La dure Ecole convenait, hélas, aux fils des proscrits, enfants sans patrie, sans avenir, grandissant dans la misère, victimes de la plus inique injustice. Les poètes qui étaient devenus les chefs de la nation, — chefs purement spirituels d'une nation qui ne vivait plus que par l'âme, — enseignaient à ces petits hommes : « Sachons souffrir ».

L'Ecole polonaise ouvrit ses portes en 1842, à Châtillon, dans l'ancienne pension Chapuzat, avec vingt élèves. Puis elle fut transférée aux Batignolles. Elle fut subventionnée par le gouvernement français, pendant toute son existence. « La France pour qui les fils de Polonais nés sur son territoire étaient Français de droit, tint à maintenir chez ceux-ci la tradition polonaise et l'amour de la Patrie de leurs pères. La Pologne lui en sera toujours reconnaissante. »

C'est de 1880 et des années suivantes que datent les souvenirs personnels du D^r Pozerski. Il entra à l'Ecole Polonaise à cinq ans. Le Directeur était M. Malinowski, le père Maline, petit vieux ratatiné, sous une houppe grasseuse. L'Ecole était malpropre, la cuisine infecte. « Tous les élèves étaient pâles, parce qu'ils manquaient de sommeil et qu'ils étaient insuffisamment nourris. » L'instruction était pire. Cet enfant de cinq ans, on l'attela à l'histoire de Nabuchodonosor « qui fit faire des cauchemars atroces à sa pauvre cervelle » ; un mois après, il apprenait l'histoire romaine. « Comme je m'étais endormi en classe, on me conduisit chez le directeur. Celui-ci m'admonesta et me fit mettre à genoux dans

l'antichambre de son cabinet. Là je trouvai cinq élèves punis et à genoux comme moi. Tous hurlaient à haute voix la leçon qu'ils n'avaient pas sue, en la lisant dans leur livre. Je fis comme eux, et me mis à psalmodier en sanglotant ces lignes qui me sont à jamais restées dans la mémoire : *Camille, sœur d'Horace, s'oublie jusqu'à maudire le glorieux champion de Rome. Emportée par l'ardeur de son patriotisme, celui-ci frappe sa sœur d'un coup mortel. « Périsse ainsi, s'écria-t-il, quiconque pleure un ennemi de la Patrie. »* Pendant ce temps, comme il était deux heures de l'après-midi, le directeur, la tête et le torse sur son lit, les pieds sur son prie-Dieu, couché sur le dos, ronflait et faisait sa sieste. »

Tant de rigueur vis-à-vis des élèves, jointe à tant de laisser-aller dans les manières des maîtres, s'explique moins par un système préconçu de pédagogie, que par la force des choses. Sévérité et débraillé sortaient tout naturellement et ensemble de la pauvreté des émigrés, de leur insouciance des vanités mondaines, et de leur douloureux patriotisme.

Le père Maline apportait dans le programme des études un mysticisme qui lui faisait considérer que, pour entrer dans les classes de grammaire, ses élèves devaient avoir reçu les sacrements de la première communion et de la confirmation. Il les mettait ainsi deux ans en retard sur leurs camarades français. A douze ans, une partie des élèves allait suivre les cours du Lycée Condorcet. Les autres restaient à l'Ecole polonaise, sous le nom de « Division Technique », la Tech, comme disaient les élèves. Au Lycée Condorcet, « nos cols flasques, non repassés, juraient à côté des faux-cols glacés de nos camarades. Condorcet était un lycée de riches. Nous étions pauvres. Souvent nous avions des trous aux coudes, et des pièces à notre pantalon. Néanmoins, nos camarades avaient pour nous des égards qui étaient plutôt des manifestations de déférence que de la pitié... La France aimait les Emigrés polonais. »

A l'école, la pauvre « Tech », avec de minables professeurs, arrivait à passer le baccalauréat, mais ne connaissait plus les succès de la génération précédente, qui triomphait au Concours Général, et remplissait l'Ecole Normale Supérieure. Le D^r Pozerski nous trace de certains professeurs des portraits cruels, mais pittoresques, « Soumilian, espèce de gnome portant une perruque plate avec raie au milieu de la tête. Il nous punissait de retenue. A la fin de la semaine, tout le monde était privé de sortie. Mais... tout devait bien tourner. Le samedi après-midi, Soumilian calligraphiait sur le tableau noir, à la craie, l'inscription suivante :

BANQUE FRANCO-POLONAISE.

Sous cette inscription, il marquait la liste des élèves punis ; en regard, il notait la punition et laissait une case libre dans laquelle l'élève inscrivait ce qu'il avait l'intention de donner à Soumilian pour racheter sa peine : un porte-plume, une gomme, une boîte en carton, etc... Soumilian collectionnait tous ces objets, les portait chez lui. »

Vers 1885, renaissance de l'Ecole, avec l'instituteur Gontier et le professeur Ayot.

Les répétiteurs, à 40 francs par mois, surveillaient les études et les dortoirs. Il y eut parmi eux Kozakiewicz, qui fut le traducteur de Sienkiewicz, Lange, qui devint un poète polonais célèbre, Peltier, fils de Français né en Pologne, qui fut connu plus tard, comme un des meilleurs praticiens de Paris, Auscales, futur chirurgien...

Les beaux-arts étaient cultivés à l'Ecole : « Avant la leçon de dessin, chaque élève recevait une feuille de papier, un bâton de fusain et un morceau de mie de pain rassis pour effacer. Toujours nous dévorions le pain avant la séance. Nous nous efforcions de dessiner correctement pour n'avoir pas à effacer. Voilà pourquoi tous les élèves de l'Ecole étaient forts en dessin. »

Un souvenir attendri va au père Kozik, Ignace Kozikowski, qui avait eu la mâchoire fracturée à la bataille d'Ostrolenka et mâchonnait continuellement sous sa longue barbe, en brandissant sa canne comme un sabre. « Les gamins aimaient, d'affection immédiate » ce vieux grognard qui ne punissait jamais, gardait son dessert pour les petits, ses croûtes de pain pour les grands. « Pendant les récréations, il s'asseyait sur une chaise, appuyait ses deux mains sur sa canne, posait son menton sur ses mains, après avoir baissé son haut de forme sur les yeux, et il s'endormait. Nous nous ébattions autour de lui comme une volée de moineaux. Le père Kozik était le dieu lare de l'Ecole. »

Il mourut dans les bras du D^r Pozerski, en 1900. Il lui légua sa fortune, une pièce de cinq francs, le priant d'aller manger des huîtres et boire un coup de vin blanc en pensant à lui. Quand toute la colonie polonaise le conduisit au cimetière Montmartre, où il repose dans le tombeau collectif des Emigrés, l'artillerie faisait des exercices de canon au Mont-Valérien. « Le hasard voulut que des salves fussent tirées au moment où le vieil artilleur d'Ostrolenka allait reposer pour toujours dans la terre hospitalière de France. »

L'enseignement du polonais, à l'Ecole, était fait « selon une méthode archaïque, mais avec un amour infini de tout ce qui touchait la Pologne... La Pologne était une religion, la Pologne était un idéal vers lequel tout devait tendre dans la vie ; tout ce qui touchait la Pologne était bien, était bon ; en Pologne, il n'y avait pas de mauvaises gens... Après avoir passé dix ans à l'Ecole polonaise, nous avions acquis cette psychologie des Emigrés de 1830. C'est tout ce que désirait Stanislas Malinowski. C'était le seul but de l'éducation qu'il nous donnait. » Les professeurs, si déplorables qu'ils fussent à l'occasion, pensaient de même. L'un d'eux disait : « A Wieliczka, il y a du sel, mais du sel polonais. Le sel polonais n'est pas comme le sel français : il est beau, il est blanc... il est plein de jus ! »

Parmi eux se dressait la haute et vénérable figure de Wenceslas Gasztowtt. Fils d'émigré de 1830, lui-même élevé à l'Ecole polonaise, volontaire en 1863, professeur au Collège Chaptal, il voua sa vie à la Pologne et il édifia à sa gloire ce monument : *Le Bulletin polonais*, qui donna pendant près d'un demi-siècle une foule de traductions et d'études. Assez distant et sévère, il apparut à tous ses élèves comme l'incarnation de l'honneur polonais.

La très dure discipline, les retenues, les châti-
ments corporels, le cachot, la privation de nourri-
ture n'empêchèrent pas les élèves de comprendre
la beauté de l'idéal d'un Gasztowtt et même d'un
père Maline. « Idéalisme, désintéressement complet
de tout ce qui est matériel, ignorance complète de
l'évolution de la Société, patriotisme intégral en
tout ce qui concernait la Pologne et la France, ca-
maraderie intense, dédain de la souffrance et des
privations, telles étaient les caractéristiques de l'es-
prit des élèves de l'Ecole Polonaise. » Mal armés
pour leur propre vie, les jeunes gens étaient ad-
mirablement préparés à lutter et souffrir pour la
Pologne.

Les figures d'émigrés qu'ils rencontraient aux fê-
tes de Pâques et de Noël, aux solennités, leur étaient
aussi d'un haut exemple.

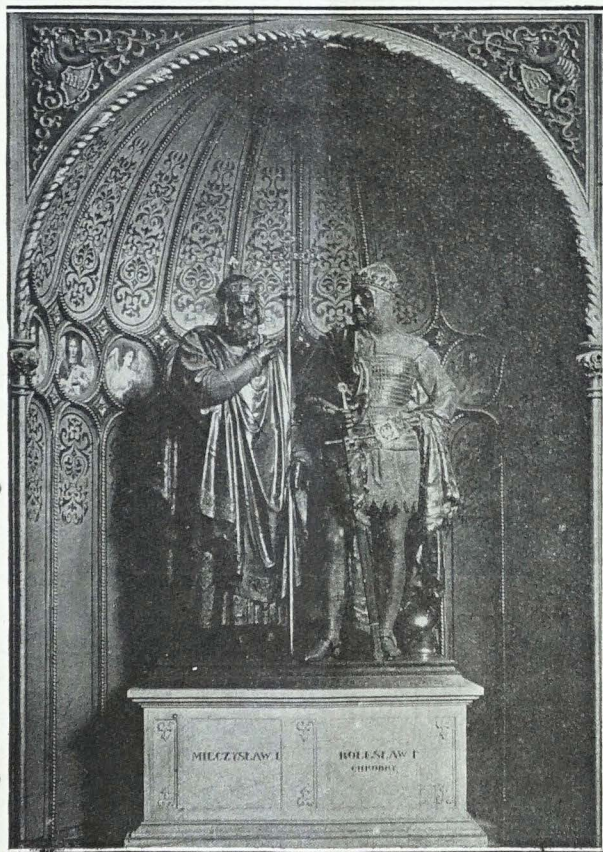
Aujourd'hui, l'Ecole est devenue un Foyer pour
les boursiers polonais. La Pologne martyre a fait
place à la Pologne nouvelle.

Dans la cour, une inscription porte les noms des

élèves morts pour la Pologne, et des élèves morts
pour la France.

Remercions le Docteur Pozerski d'avoir fait re-
vivre pour nous l'ancienne Ecole polonaise. Il n'en
a caché ni les misères, ni les brutalités : nous n'en
apprécions que mieux la grandeur de son esprit,
qui sut former des générations d'hommes prêts à
tous les sacrifices. Elle leur inspira un si vif amour
de la patrie perdue qu'ils surent dépasser non
seulement sa rudesse, mais aussi l'insuffisance
de ses programmes. Le D^r Pozerski en est la
meilleure preuve, lui, une des gloires de l'ins-
titut Pasteur. Pourtant, capable de retracer par
sa plume, des tableaux aussi vivants que ceux qui
remplissent son ouvrage, ou bien d'enrichir de nou-
velles délices le vieil art culinaire (le D^r Pozerski
est Edouard de Pomiane), ce raffiné, qui a dû res-
sentir plus vivement que quiconque la laideur, le
désordre, les privations et les punitions de l'Ecole,
est imbu de son magnifique esprit, et nous voyons
par lui combien cette France dont il parle avec une
gratitude si touchante doit à l'Ecole Polonaise.

Cathédrale
de
Poznan



Tombeau des Rois
Mieczyslas I^{er}
et Boleslas I^{er}



La Femme à la Fleur

J. Pokrzywiecka



Dans la loge

Wanda Chelmonska



Etude

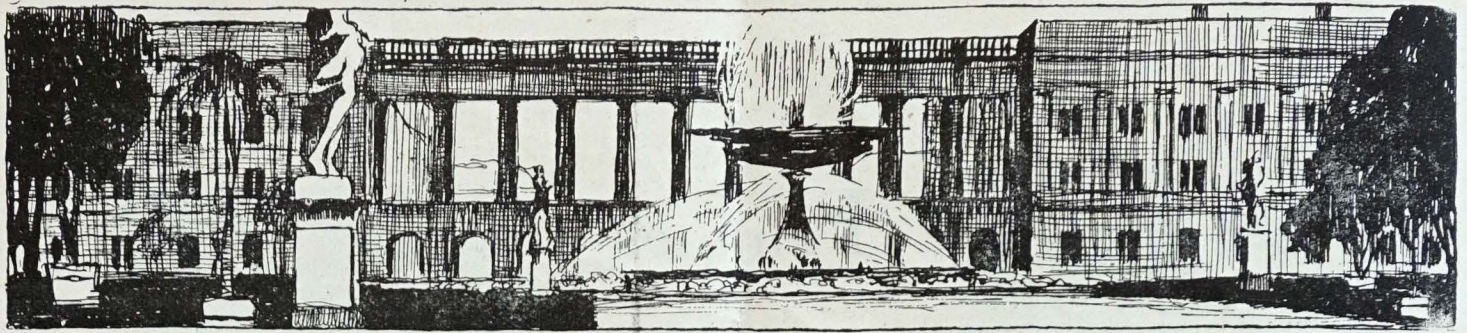
par Slendzynski

Femmes



La Femme au Chien

Tableau de W. Borowska



VARSOVIE

Etude de Géographie urbaine

LES CONDITIONS GÉOGRAPHIQUES

Comme pour tant de villes situées sur un grand fleuve, l'arrivée en chemin de fer à Varsovie est peu révélatrice, et c'est du bateau qu'il faudrait avoir la première vision de la ville. Sur la rive droite, basse, les maisons en désordre de Praga. Sur la rive gauche, dominant une bande de bas quartiers hérissés de hautes cheminées d'usines, règne une terrasse. Elle porte, en aval, les vieilles maisons qui se pressent du quartier de Nowe Miasto ; puis à hauteur du pont de Kierbedz, la masse du Château Royal agrémentée de sa tour. Et vers le Sud, juste sur le bord de la terrasse, s'alignent des palais donnant sur des jardins en pente vers les bas quartiers. C'est à partir du pont Poniatowski, derrière cette bordure de palais et de jardins, que s'étendent au loin les quartiers récents.

LA SITUATION GÉOGRAPHIQUE

Plusieurs autres villes occupent sur la Vistule un emplacement analogue sur une rive élevée du fleuve : Cracovie sur la rive droite, Sandomierz sur la rive gauche, Plock et Torun sur la rive droite.

Le fleuve qui depuis le confluent du San coulait à peu près du N. au S., tourne vers l'W. dès qu'il est sorti de Varsovie et suit fidèlement la direction de l'E. à l'W. après le confluent du Bug-Narew. Le sommet de cette courbe que dessine la Vistule vers le N. E. était une région tout indiquée aux routes dirigées vers l'Orient pour la traversée du fleuve.

Quant au grand coude vers l'W. que fait la Vistule de Varsovie jusqu'en aval de Torun, il faut le comparer à ceux qui infléchissent le Niémen vers Grodno, l'Oder en aval du confluent de la Warta et l'Elbe vers Minden. Tous ces fleuves sont déviés vers l'W. dans la partie la plus basse de la plaine germano-polonaise, à la traversée de ces « grandes vallées » orientées grossièrement E.-W., anciens chenaux glaciaires qui précèdent les moraines des collines baltiques. Varsovie prend place dans la série des villes qui commandent les passages les

moins difficiles des fleuves et des vallées marécageuses : Brandebourg, Berlin, Francfort-sur-l'Oder, Poznan, et au delà de Varsovie, Grodno.

La convergence des rivières dans la région de Varsovie est frappante ; vers l'W., la Vistule court à la mer ; la Bzura et la Pilica rejoignent le grand fleuve, dont le cours supérieur ouvre la voie du Midi. Le Wieprz et surtout le Bug arrivent de l'E., le Narew et la Wkra au N. descendent des collines baltiques. La convergence de tant de rivières dans une région déprimée est gênante pour les routes terrestres autant qu'elle a pu être favorable à la navigation fluviale.

Parmi les terrains bourbeux et les marais qu'engendre l'afflux de ces eaux sur le sol sans pente, il était particulièrement difficile de trouver un site tel que la ville pût à la fois profiter de la navigation sur ces rivières convergentes et, dans la courbe extrême de la Vistule vers le N. E., offrir aux routes de terre un passage facile. Voyons comme l'emplacement de Varsovie résout ce double problème.

C'est la rive gauche de la Vistule qui s'offrait la plus favorable à un établissement humain, parce que plus élevée et par conséquent plus sèche, plus praticable. Varsovie est née sur une terrasse haute d'une trentaine de mètres au-dessus de la Vistule. Formée de sables et d'argiles glaciaires, on y trouve en profondeur de gros blocs erratiques des moraines scandinaves ; il y en avait autrefois probablement beaucoup en surface, car on en voit dans la vieille ville employés dans la construction. Cette terrasse de la rive gauche n'atteint pas au N. le confluent du Bug-Narew et disparaît un peu en aval de Varsovie. La rive gauche devient alors aussi basse que la rive droite, et ces abords immédiats des grands confluent sont occupés par des marécages et les dunes de la forêt de Kampinos. Il n'y a place là ni pour des routes, ni pour une ville. La terrasse s'étend, au contraire, au S. jusqu'au confluent de la Pilica. Elle constitue un plateau d'une centaine de mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, coupé par les vallées en pente douce des petites rivières ou ébréché par les ravins des ruisseaux qui



FIG. 1. — Carte oro-hydrographique des environs de Varsovie, d'après le professeur Sosnowski

(au lieu de Bugo-Narew, on peut lire Bug-Narew; au lieu de Warszawa, Varsovie; au lieu de Wisla, Vistule).

descendent vers la Vistule. La courbe de niveau de 102 m. dessine expressivement l'ensemble du plateau avec les multiples vallées qui l'accidentent et cette caractéristique presque île de Varsovie, qui s'avance vers le N. E. On voit ainsi comment la ville est installée au sec sur le plateau de circulation facile et en même temps le plus près possible du confluent du Bug-Narew, sur le promontoire que le plateau détache dans cette direction.

La configuration de la rive droite et les conditions de passage de la Vistule ont aussi joué un rôle. Le fleuve coule dans une vallée démesurée, aux dimensions de l'énorme fleuve qui fut après le retrait des glaciers l'ancêtre de la Vistule actuelle : sa largeur atteint ici 12 km., et dans cette vallée, jusqu'à la construction de digues, le fleuve vagabondait. Les plans du XVIII^e jusqu'au XX^e siècle nous retracent les étapes de ces déplacements, les avatars

des îles et des faux bras. Ils nous montrent cependant qu'en un point, un seul, les eaux de la Vistule ont toujours coulé dans un lit unique et invariable : au pied du château de Varsovie. C'est que la rive droite, dessinée ici par la courbe de niveau de 90 m., détache à la rencontre de la rive gauche une presqu'île sablonneuse, bien aplanie, limitée finalement par la courbe de 81 m. Cette presqu'île est un bien modeste accident de relief. En certains endroits elle n'atteint que 5 m. au-dessus du zéro de la Vistule. Sa langue extrême se réduit à 300 m. de large, tant elle est resserrée entre les marais de la Czarna Struga au N. et, au S., un faux bras de la Vistule.

Ce léger bombement ressort encore très nettement dans le paysage de la ville : les hautes maisons du faubourg de Praga y sont assises, tandis qu'au S. du faux bras de la Vistule, dont on voit la trace au bord du parc Paderewski, le sol peu ferme de Saska Kempa (Ile de Saxe) est encore une campagne. C'est après la guerre seulement qu'on a entrepris d'y construire un quartier de villages. Elle fut toujours un lieu de routes qui, du passage de la Vistule, s'écartaient en éventail vers l'E. comme aujourd'hui les voies ferrées.

Ainsi dans cette dépression où les cours d'eau convergent, mais où tant de marécages rendent difficile la circulation par terre, les routes peuvent cependant passer au sec et à plat sur la terrasse de la rive gauche, franchir au pied du château de Varsovie la Vistule resserrée en un lit unique et fixe, et gagner par la presqu'île de Praga les pays de l'E. C'est à ces facilités de communication que Varsovie doit son existence.

LES CONDITIONS HISTORIQUES

Les deux rives de la Vistule, entre les confluent de la Pilica et du Bug-Narew, firent partie de l'Etat polonais dès le temps de Boleslas le Grand, au x^e siècle. Mais aucun document jusqu'au xiii^e siècle ne nous renseigne sur l'histoire de cette région, et cela prouve comme elle était alors sans importance : un pays boisé, peu habité, aux Marches de l'Etat des Piasts.

Sur la rive gauche de la Vistule s'étendaient des contrées forestières. Elle formaient, entre le foyer de population de Plock, au N., et au S., de la Pologne, une zone de très faible densité de population qui ne disparut qu'au xvi^e siècle. Les paysans de la Petite Pologne colonisèrent peu à peu les terrains fertiles en amont de Varsovie. Mais en aval subsistent, malgré la proximité de la capitale, les solitudes des prairies marécageuses et de forêt de Kampinos.

La rive droite du fleuve, plus basse et plus humide, était encore plus déserte, habitée seulement par quelques barbares de race prussienne et lithuanienne. Elle fut le domaine de la colonisation mazure qui, partie de Plock, progressa au loin vers l'Est, sous la protection des châteaux établis sur les bords de la Narew. Puis ce courant se détourna vers le Sud et avança rapidement à travers les forêts du Bug jusqu'à la Podlachie. Cette rive orientale est restée moins peuplée, moins riche. La Vistule ici fait encore aujourd'hui frontière entre deux pays de genre de vie et de développement différents. L'i-

négalie répartition de la population dans la région de Varsovie ne s'explique pas seulement par l'inégalité des conditions naturelles, mais par le peuplement tardif de la contrée.

C'est au xiii^e siècle seulement que l'histoire commence pour la région de Varsovie. C'est alors seulement qu'elle reçoit une organisation ecclésiastique, qu'on y construit des chapelles et qu'on y crée des paroisses. C'est alors seulement qu'elle reçoit une organisation politique, et ce fut là l'œuvre de Conrad I^{er}, duc de Mazovie, (mort en 1247). Il favorise l'établissement de la population sédentaire, distribue des terres aux églises, aux couvents, à la noblesse.

De nombreuses localités apparaissent alors. La plus importante fut d'abord Czersk sur un promontoire élevé de la rive gauche, à une trentaine de kilomètres au Sud de l'actuelle Varsovie. Sur le territoire présent de la capitale, on trouve quatre petits établissements, deux sur le plateau, deux sur les terrains qui bordent le fleuve. Sur le bord du plateau, sur l'emplacement de l'hôpital militaire d'aujourd'hui, se trouvait le château fort d'Ujazdów, lieu d'étape et résidence de chasse des ducs de Mazovie. En dessous, Solec, dont le nom indique le commerce du sel, était un petit village que les inondations et les changements de lit de la Vistule obligèrent souvent à se déplacer. Plus au N., Rybitwy, en aval du château royal actuel, au bord même du fleuve, était, comme son nom l'indique, un village de pêcheurs (Ryba = poisson). Enfin sur le plateau, au droit de Rybitwy, se trouvait le village de Varsovie (Warszawa). Il occupait l'emplacement du quartier de Nowe Miasto. La première mention de cet établissement se trouve dans un acte de 1224, dont la date est contestée, et il faut descendre à 1252 pour trouver la première mention de Varsovie, qui soit indiscutablement datée. En 1289, un acte de Conrad II mentionne Varsovie comme centre d'une « Ziemia » nouvellement fondée. Un château ducal y fut construit à la place du palais royal actuel et remplaça celui d'Ujazdów qui perdait son importance. La route qui conduisait du village de Varsovie, à ce château se borna de boutiques et de maisons, et c'est là, entre le village et la forteresse, que fut créée la ville de Varsovie. Nous ne connaissons pas la date de la fondation de la ville, de sa construction, suivant un plan ; l'acte de fondation est perdu. Elle eut lieu vraisemblablement dans la deuxième moitié du xiii^e siècle, sous Conrad II (1262-1294).

Dès lors, une série d'événements politiques favorisèrent la ville. Elle devient en 1344 capitale du duché de Mazovie jusqu'au retour de cette principauté à la couronne en 1526. Trente ans plus tard, en 1556, Varsovie est choisie comme lieu d'élection des rois ; en 1569, on décide, lors de l'Union de Lublin, que deux diètes sur trois s'y tiendront ; enfin en 1596, Sigismond III Waza, abandonnant Cracovie, en fait la résidence fixe des souverains et la capitale de la République. L'union de la Pologne et de la Lithuanie, ébauchée par le mariage de la reine Hedwige avec le grand-duc Ladislas Jagellon en 1386, consacrée et rendue perpétuelle par l'Union de Lublin de 1569, fut pour beaucoup dans la for-

tune de Varsovie. Le grand-duché de Lithuanie, était en effet plus vaste que la Couronne; il couvrait alors presque en entier le vaste bassin du Dniepr et s'étendait de la Baltique à la Mer Noire. La conversion des Lithuaniens au catholicisme faisait perdre au pays de la Vistule moyenne, le fâcheux caractère de frontière de la chrétienté, ouvrait au commerce de vastes territoires jusque-là païens et barbares, à la colonisation les immenses territoires presque vides de l'Ukraine. Les progrès du peuplement déplacèrent vers l'Est le centre de gravité de la Pologne. Marche déserte de l'Etat des Piast au x^e siècle, la région de Varsovie devenait, cinq siècles plus tard, le cœur de la République.

Pour en être la capitale, elle était par sa position centrale d'autant plus précieuse que le territoire manquait davantage de frontières naturelles. La simple distance était une défense contre l'envahis-

seur. Varsovie se trouvait sur la route de Cracovie, vieille capitale de la Pologne, à Wilno, capitale historique de la Lithuanie.

En même temps que la situation de Varsovie devenait plus importante, son site précis lui assurait la prédominance sur les localités voisines, Czersk et Ujazdów. Au pied de ces deux châteaux, la Vistule coulait en plusieurs bras peu profonds séparés par des îles et présentait des gués praticables à des chevaux bâtés. Mais au pied du château de Varsovie, le fleuve, ses eaux rassemblées entre deux rives stables, offrait de meilleures conditions pour le passage en bateau. Dès lors la ville est solidement assise. Elle participe dans son développement à toutes les péripéties de l'histoire de la Pologne.

(A suivre)

A. JOBERT.

Przeworsk

(Suite)



PRINCESSE ÉLÉONORE LUBOMIRSKA
(Tableau de Casimir Pochwalski)

Que Przeworsk me plaît ! Que je me sens chez moi, parmi les magnificences du parc et du château ! L'hospitalité des Polonais ne consiste pas seulement à vous très bien recevoir. Bien sûr, vous n'emporterez pas en vous allant le château sur vos épaules, ni tel bibelot précieux dans notre valise. Mais vous en avez joui sans aucune contrainte, vous en avez pris l'âme, vous en êtes enrichi à jamais. Vos hôtes ont su vous prouver, non cette illusion, mais cette supérieure réalité. Le don de leur cœur, spontané, entier, sans frein, si vous l'acceptez, ne vous fait-il pas possesseurs de tout le reste, qui vaut moins ?

Je vous décrirai donc mon appartement au château dans un sentiment de propriétaire. Sachez que je disposais de chambre à coucher, salon, bibliothèque, salle de bains, et même d'un couloir dérobé pour ajouter quelque romantisme à mon mobilier qui était du plus pur Empire. Mon lit, par exemple, était une gondole d'acajou, semé d'étoiles d'or. Aux murs pendaient de belles gravures : un Louis XIV, d'après le somptueux portrait de Rigaud, une marine représentant le navire de la flotte royale française, qu'un Lubomirski, avec sa femme avaient visité. Ma bibliothèque semblait se prolonger dans le parc, par une verrière, et la paix des vieux livres se mêlait à celle des vieux arbres.

Une jolie attention de mes hôtes avait disposé des roses sur toutes les tables et devant toutes les psychés. Les serviteurs, de leur côté, avaient décoré la table de la salle à manger aux couleurs de France : quatre drapeaux déployaient devant les convives leurs bandes tricolores obtenues avec des pétales de roses, des œillets et je ne sais quelles tendres corolles bleues.

De la nombreuse famille du prince André, quelques petits enfants sont là, non pas tous, car il y

en a une quinzaine. Ils parlent français, quel que soit leur âge. Mon favori a six ans ; c'est un petit garçon réfléchi, sérieux, doux et bon à n'y pas croire. On lui dit : « Ce n'est pas tout de faire ta prière. Il faut d'abord s'y préparer. On ne passe pas de ses jeux au Bon Dieu, sans transition ». Il a compris. Il ferme les yeux, penche la tête, et le voilà dans sa simplicité tout à fait pareil à un ange.

Les Czartoryski nous rendent visite : une belle famille aussi, avec neuf garçons et deux filles. La princesse Czartoryska me parle de la guerre : six de ses fils étaient au combat. Quatre avaient été enrôlés par l'Autriche, les deux plus jeunes étaient partis dans les Légions de Pilsudski. Par quelle chance inouïe sont-ils revenus tous les six bien vivants et bien portants ! Trois d'entre eux aujourd'hui sont prêtres.

La guerre ! Elle est passée sur ce château, sur ce domaine. Le prince André, prévenu à temps, put obtenir du gouvernement autrichien deux wagons, dans lesquels il expédia à Vienne les plus belles de ses œuvres d'art. La bibliothèque ne renfermait plus guère que des ouvrages français, en quantité considérable, il est vrai. Les livres polonais avaient été offerts à la bibliothèque de l'Ossolineum à Léopol. Les Russes respectèrent les œuvres de leurs alliés. Mais que devint le domaine ! que devint le parc ! Les bestiaux réquisitionnés, les bâtiments démolis, les pelouses anéanties... Il ne restait que les arbres, et quand la princesse Eléonore se retrouva au milieu de cette désolation, un instant, elle désespéra. Mais ce n'est pas pour rien qu'elle est Polonaise. Elle se mit à l'œuvre, en dépit d'une longue et grave maladie. Les roses ont refleuré, les pelouses et les charmilles ont repris leurs aspects géométriques. Le parc a repris cet air de noblesse et de féerie qui en fait, au dire d'Anglais connaisseurs, un des plus beaux parcs du monde.

Mais, quand on parle de la guerre à Przeworsk, comme dans toute la Pologne du reste, il faut spécifier, de laquelle il s'agit. Tant de guerres ont ravagé le pays ! Non loin passe la « piste noire », le chemin des invasions asiatiques, le long duquel les ruines se sont accumulées, des siècles durant, pour se relever, être de nouveau abattues.

La Pologne forme les énergies créatrices, en même temps que les longues persévérances, de par sa seule situation tragique aux confins de l'Europe, aux lisières de l'Asie. Ses ennemis parlent de son indolence, de son incapacité. Les Polonais ne répondent pas, ils dédaignent calomnies et réclame. Allez les voir chez eux, et vous mesurerez, si vous le pouvez, l'effort des générations l'une après l'autre endiguant la marée asiatique, réparant les désastres, et ajoutant toujours quelque fleur d'architecture ou de pensée à l'édifice de la civilisation européenne.

Des familles, comme celles des Lubomirski ont guidé toute une région ; leur chef était à la tête des régiments quand Tartares ou Turcs se ruaient sur la Pologne. Dans les brefs intervalles de paix, ils édifiaient églises, palais, asiles, hôpitaux, forteresses, routes et ponts, cloîtres et écoles. Ils le faisaient avec grâce et largesse, décorant de statues



PRINCE ANDRÉ LUBOMIRSKI

et de fresques les murailles nues, faisant s'épanouir l'art de la Renaissance ou le baroque sur les hospices ou les dépôts, ajoutant le beau à l'utile, et la joie à la vie.

Que vont devenir dans la société contemporaine ces familles qu'elle juge trop riches et trop importantes ? Elles sauront s'adapter aux heures nouvelles, leur vitalité est si loin d'être épuisée ! Le prince André tire de ses vastes terres le meilleur parti. Cultures, vergers, forêts, moulins, raffineries, scieries environnent le parc et ses roses. La région prospère. Et la patrie n'est pas oubliée dans cette région heureuse. Avant la guerre, le prince obtenait à force d'insistance que le gouvernement autrichien reliât Léopol à la frontière russe par une voie ferrée. Une telle voie commençait déjà par ses rails l'unification de la Pologne ; elle était un début de résurrection. A Léopol, en même temps, l'Ossolineum, création des Lubomirski, musée, bibliothèque, devenait par leurs soins un sanctuaire où se conservait pure et brûlante l'âme de la patrie polonaise.

Quoi qu'elles puissent devenir dans une société démocratique, saluons les grandes familles de l'ancienne Pologne, qui ont fait la Pologne, qui ont été de longs siècles, la Pologne elle-même, vertus et fautes mêlées, mais ardente, héroïque, généreuse.

Rosa BAILLY.



Les Réfugiés Polonais dans le Haut-Rhin

sous la Monarchie de Juillet

(suite)

Dans la lettre du Préfet du Bas-Rhin à son Collègue du Haut-Rhin on a pu lire cette phrase : « Plusieurs autres colonnes suivront celle-ci pour se rendre à Avignon ».

On peut se demander quelle raison a fait choisir cette ville comme point de rassemblement des colonnes d'émigrés et même de quel droit le gouvernement a prétendu leur assigner une direction : l'étranger que l'on a autorisé à franchir la frontière n'est-il pas libre de choisir sa résidence ? Pourquoi les Polonais seraient-ils privés de cette liberté qui semble garantie par le droit des gens ? C'est toute la question du statut des Polonais réfugiés que nous venons de poser ; nous n'avons pas l'intention de la traiter dans le détail, mais seulement d'en dire ce qu'il est indispensable d'en connaître pour l'étude de notre sujet.

Le Gouvernement ne pouvait traiter ces étrangers qui arrivaient en troupe compacte comme des isolés ; l'afflux de ces hommes survenant à une époque troublée risquait d'engendrer les plus graves désordres ; la crise économique qui sévissait alors leur fermait le marché du travail ; la plupart d'entre eux démunis de ressources, c'eût été un crime de les abandonner à eux-mêmes. C'est pourquoi le gouvernement français arrêta à leur égard deux sortes de mesures : il les prit à sa charge en leur allouant des subsides journaliers, mais d'autre part il les plaça sous une surveillance spéciale en les rassemblant dans des camps de concentration.

Les subsides fournis par le gouvernement variaient suivant le rang social du réfugié ; les ministres recevaient 150 francs par mois, les maréchaux et les députés 100 francs. Les colonels et les magistrats supérieurs étaient payés à la journée : 2 francs. Les bas-officiers recevaient 1 fr. 50, les sous-officiers, soldats et artisans, 0 fr. 75.

Mais la médaille avait son revers ; le gouvernement estimait que même aux frais de l'Etat, ces

gens pourraient créer par leur présence un danger social. Comme l'oisiveté est mauvaise conseillère, on jugea bon de les surveiller et surtout de les soustraire au contact des populations turbulentes des villes ouvrières. Il fallait également les écarter des régions frontalières, où leur rassemblement pouvait être une source d'incidents. C'est pourquoi le Gouvernement fit voter la loi du 21 avril 1832, dont voici la teneur : « Le Gouvernement est autorisé à réunir dans une ou plusieurs villes qu'il désignera les étrangers réfugiés qui résideraient en France. Le Gouvernement pourra les astreindre à se rendre dans celle de ces villes qui leur sera indiquée, il pourra leur enjoindre de sortir du royaume, s'ils ne se rendent pas à cette destination ou s'il juge leur présence susceptible de troubler l'ordre et la tranquillité publique. »

Cette loi était postérieure à l'arrivée des premières colonnes ; néanmoins, l'administration, escomptant qu'elle serait votée, fit comme si elle l'était, et, elle l'appliqua avant la lettre en dirigeant les émigrés sur des points de rassemblement. Il fut d'abord question — et ceci dès novembre 1831 — de concentrer les émigrés civils à Bordeaux, les militaires à Avignon ; mais on estima par la suite que ces villes étaient trop éloignées de la frontière par où les Polonais abordaient notre sol et on remplaça Bordeaux par Châteauroux, Avignon par Besançon et Bourges. Sur Besançon on dirigeait les militaires de l'artillerie et du génie, les autres étaient envoyés à Bourges.

Mais de Strasbourg à Bourges — ou même à Besançon — la route est encore longue et c'est tout un problème que d'assurer le déplacement sur une pareille distance d'une telle masse d'individus (nous avons vu que dans les premiers temps, les colonnes se succèdent de jour en jour).

L'indemnité de route, que le gouvernement accordait en supplément aux émigrés, ne suffisait pas à résoudre le problème ; c'est pourquoi l'admi-

nistration dut faire appel au concours des habitants. Elle qui — au début tout au moins — témoigne une grande réserve à l'égard des manifestations de sympathie de la population envers les Polonais, la voici qui va pour ainsi dire les provoquer ; nous avons déjà noté ce revirement en citant la lettre du Préfet du Bas-Rhin à son collègue du Haut-Rhin.

Les Polonais devaient faire le trajet par leurs propres moyens ; les instructions sont formelles à ce sujet ; « les moyens de transport ne seront accordés qu'en cas de nécessité absolue. De plus l'administration ne leur fournit ni billets de logement, ni indemnité de logement. C'est pourquoi on peut remarquer que dans la lettre du Préfet à laquelle nous venons de faire allusion, il est par deux fois question « des moyens de transport que les habitants offrent spontanément », ce qui facilitait considérablement la tâche de l'administration.

Les paysans se dépensèrent sans compter pour épargner aux Polonais l'obligation de faire la route à pied. Les gens d'Altkirch leur paient la diligence ; à Ostheim un propriétaire a dans un très court délai, « attelé 9 fois, et conduit plus de 100 de ces nobles officiers. » On leur offrit en outre le logement et une quantité de rafraîchissements qui paraît d'autant plus considérable qu'on était à une période de l'année où la température n'impose pas à l'homme le besoin de se rafraîchir. Un rapport de police rédigé à Belfort donne une idée assez précise de la marche des colonnes au milieu de ces réceptions. « Plusieurs détachements d'officiers et de » sous-officiers sont arrivés. On a mis un grand em- » pressement à les recevoir... « On regrette seule- » ment que la marche de ces détachements soit » souvent interrompue par le désir qu'ont les com- » munes de posséder des hôtes intéressants. Il en » résulte du retard, les colonnes s'arrêtant hors de » la route tracée. Les convois n'arrivent à Belfort » qu'entre 7 et 8 heures du soir. Des trainards n'ar- » rivent que le lendemain, alors que les moyens de communication sont partis ». Malgré les rafraîchissements qui leur étaient prodigués, les Polonais se tenaient bien et un rapport du Commandant de Gendarmerie du Haut-Rhin constate qu'ils sont très sobres.

Ce même rapport (qui est conservé aux Archives Nationales) nous apprend que dans le courant du mois de février 1832, il est passé dans le Haut-Rhin 1200 émigrés, dont les 2/3 sont des officiers. Les réceptions organisées par les Communes n'avaient pas été sans grever leur budget ; aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner de voir le maire de Rouffach écrire cette lettre au Préfet : « Les frais de ré- » ception et de transport des diverses colonnes de » réfugiés polonais qui se sont arrêtées à Rouffach, » bien que les habitants de cette ville aient fait à » ce sujet de nombreux et honorables sacrifices, » ont cependant occasionné des dépenses que le » produit des souscriptions n'a pu couvrir en tota- » lité. Il nous reste un excédent de solde de 213 » francs 60 centimes, dont le Conseil Municipal a » voté le paiement sur le crédit affecté aux dépenses » imprévues de 1832. »

En revanche la réponse du Préfet peut — tout

au moins au premier abord — nous surprendre quel- que peu.

« Ces frais ne sont pas de la nature de » ceux que les Règlements ont classés parmi les dé- » penses communales et il ne dépend pas de moi » d'en autoriser le paiement » et le Préfet conclut en invitant le maire à faire un nouvel appel à la générosité de ses concitoyens.

Il faut évidemment rapprocher les termes de cette réponse de l'adresse que le Préfet du Haut-Rhin avait envoyée aux maires avant l'arrivée des Polonais. Son collègue du Bas-Rhin avait engagé officieusement les maires à organiser des réceptions ; lui-même donne le même conseil et au même titre et il ajoute : « sans que l'autorité ait aucune mesure administrative à prescrire » des réceptions en l'honneur des Polonais ne doivent avoir aucun caractère officiel ; il importe en effet, de ne pas créer de difficultés diplomatiques au gouvernement de Louis-Philippe qui craint des observations de Vienne ou de St-Petersbourg. Ces réceptions doivent être mises au compte de la générosité privée.

Celle-ci avait d'ailleurs su s'organiser pour être à la hauteur de la tâche qui lui incombait ; des Comités polonais avaient été fondés dans les moindres villes d'Alsace ; il était chargé de recueillir des souscriptions et de distribuer des secours (le Comité de Belfort réuni dès 1831, parvint à recueillir une somme de 4.500 francs). Ces Comités fonctionnèrent durant toute l'année 1832 ; ils eurent fort à faire, car les réfugiés ne cessèrent d'affluer au cours de cette année. En décembre 1832, le Comité d'Altkirch a épuisé presque toutes ses ressources ; en janvier 1833, le Comité de St-Louis est dans la même situation et il est à la veille de se dissoudre. Il se produit évidemment une certaine lassitude dans l'effort charitable de la population. Le zèle des communes se ralentit ; Ostheim réclame le concours des communes voisines qui ne se trouvent pas sur le trajet des colonnes. Les comités polonais du Haut-Rhin estiment que la route d'étapes Colmar-Cernay « aurait besoin de quelque soulagement » et ils demandent qu'on fasse passer les colonnes par Ensisheim-Mulhouse. D'ailleurs si l'enthousiasme du début se refroidit quelque peu, il ne faudrait pas croire que les Polonais aient cessé d'être bien accueillis dans le Haut-Rhin ; jamais la population ne se désintéressa d'eux et ne manqua de leur venir en aide de toutes manières. Cette persévérance est d'autant plus remarquable, que le défilé des émigrés se poursuivit durant toute l'année 1832 et qu'en avril 1833 il s'en présentait encore à nos frontières.

La conduite des populations du Haut-Rhin n'est pas isolée en France. Partout on s'intéressa au sort des Polonais. En 1837 Stendhal écrit de Paris au Comte Cini qu'il se propose d'aller « à une vente de charité pour les Polonais où les Comptoirs sont tenus par les plus jolies femmes de chaque nation ». Partout les Polonais sont à la mode et il n'est pas de bal où l'on ne voie des banderoles avec des inscriptions telles que celles-ci : « Respect aux dames ! Honneur aux Polonais ! »

(A suivre).

C. LAPLATTE.

A Varsovie, il y a soixante-dix ans

Adresses de loyalisme et Bals

La sanglante répression de l'insurrection de 1863 souleva l'indignation du monde civilisé. Le tzar comprit qu'il avait poussé trop loin l'asiatisme de ses méthodes et s'efforça d'en affaiblir l'impression. Il joua devant l'Europe, la comédie des bons rapports avec ses sujets polonais. On fit donc savoir officiellement à l'étranger que des adresses de loyalisme avaient été présentées au tzar par des citoyens de Varsovie ; on reçut des descriptions de bal et joyeuses soirées chez les fonctionnaires russes, où le public polonais se serait pressé en foule. On oubliait seulement de dire par quelles violences

étaient obtenues ces signatures, et qui les avait données. On ne rapportait pas non plus que malgré les insistances des hôtes russes, et bien que de magnifiques toilettes et des bijoux leurs fussent offerts aux frais de l'Etat, toutes les Polonaises continuaient à porter le deuil national et ne paraissaient pas dans les salons russes.

Voici comment le journal allemand « *Kladderatsch* », du 24 février 1864 caractérisait l'atmosphère de la société polonaise à Varsovie, et ses relations avec les autorités russes, après l'insurrection de 1863.



Invitation du Gouverneur
de la Ville



Audience
chez le Gouverneur



Signature spontanée
de l'adresse de loyalisme



Gracieuse invitation
au bal



Bal à l'Hôtel de Ville
Libre gaité



La police arrête ceux qui
rentrent prématurément du bal

A la Légion Etrangère



AUTOUR DE M^{me} FUCHS



L'IMAGE DE N.-D. DE CZENSTOCHOWA

LÉGIONNAIRES POLONAIS AU MAROC



DANS LE HAUT-ATLAS

M^{me} Nina Fuchs
au milieu de légionnaires polonais



AU DÉPÔT D'ORAN

M^{me} Vincent Saint-Dizier
et les réformés polonais

A la Légion Etrangère

Les Polonais ont commencé à s'engager dans la Légion Etrangère, après les insurrections de 1831 et 1863. Les proscrits trouvaient là un pénible, mais honorable refuge.

En 1914, la 2^{me} compagnie du 2^{me} régiment de marche au 1^{er} Etranger, était composée exclusivement de Polonais, engagés volontiers pour la durée de la guerre, dès les premiers jours de la mobilisation. Les dames de Bayonne leur offrirent un étendard polonais, amaranthe, brodé de l'aigle blanc. Sur les 240 hommes qui passèrent par les rangs de cette compagnie, 55 furent tués et 15 seulement étaient aptes au service armé quand elle fut disoutte, après les combats de Champagne et d'Artois.

La guerre finie, plus d'un demi-million d'ouvriers polonais fut appelé en France, pour les travaux agricoles et les mines. Un certain nombre d'entre eux, ne trouvant pas de travail une fois leur contrat expiré, s'engagèrent à la Légion.

D'autres légionnaires vinrent directement de Pologne au bureau de recrutement, attirés par les pays exotiques, et rêvant d'aventures.

Ils sont envoyés en Algérie, au Maroc, en Indochine... Au Maroc, on en compte environ 450. Plus d'un ne sait pas même notre langue, la vie à la Légion lui en est d'autant plus rude. Les Allemands, fort nombreux dans nos rangs, n'ont pas toujours oublié les mauvais sentiments qu'ils portaient aux Polonais, et ils trouvent le moyen de les leur exprimer brutalement, non seulement en paroles.

La ligue Maritime et Coloniale en Pologne, le Comité de l'Afrique française, et les « Amis de la Pologne » veillent de loin sur ces artisans de la gloire française. Livres et journaux en langue polonaise, leurs sont envoyés ; des marraines leur sont procurées, qui les gâtent.

Mais le secours le plus efficace est apporté aux âmes nostalgiques par la présence à leurs côtés de Polonaises au grand cœur. A Oran, M^{me} Vincent Saint Dizier, femme d'un officier français, et bien connue en Pologne sous son nom d'écrivain Hélène Filochowska, prodigue les soins aux blessés de l'hôpital, multiplie les secours à ceux qui sont libérés et se trouvent sans ressources devant une vie nouvelle. On l'a surnommée ; la sœur des kékis blancs.

A Marrakech, une artiste peintre, M^{me} Nina Fuchs, va visiter, reconforter, égayer ses compatriotes, jusque dans les postes perdus de l'Atlas. Les autorités françaises protègent cette jeune femme, à l'apparence si frêle et à l'énergie indomptable. Rien ne lui fait peur, ni l'accablante chaleur, ni les neiges du Haut-Atlas, ni les périls que peut courir une trop jolie personne, parmi tant de têtes brûlées et de cœurs désespérés. Mais sa beauté elle-même commande le respect ; elle est enfantine et angélique.

M^{me} Fuchs recherche pour ses protégés, médicaments, linge, cigarettes, livres. Ils lui doivent, au cœur du Maroc, des Noël « à la polonaise », où ils ressentent à nouveau le charme de la patrie lointaine. Ils lui doivent les délices d'une présence féminine suave et discrète, qui ne prêche pas, mais qui sourit avec bonté, et devient pour eux sœur mère, amie, rêve...

Ces routes, ces ponts, ces postes, qui avancent toujours plus au Sud et apportent la paix aux humbles que rançonnaient les brigands, la civilisation aux pays morts ou encore éveillés, les Polonais de la Légion les bâtissent de leurs mains, les défendent de leur sang, et des femmes de leur race soutiennent leur courage.

Chronique du Chevalier Alexis Zdabanowski

« Une collection Polonaise » paraît chez Edgar Malfère, 42, rue Hautefeuille. L'initiatrice en a été M^{me} Rosa Bailly. Elle est sous la direction de M. Joseph-André Teslar. Le premier volume paru est « L'Amour du Samourai », roman japonais de Sieroszewski. Viennent de paraître : « L'Evasion », un des romans les plus passionnants de Sieroszewski, et « En esclavage, chez les Tartares », d'Henryk Sienkiewicz. Nombre d'autres volumes nous sont annoncés. Nous donnons de l'ouvrage de Sienkiewicz une page qui vous donnera envie de lire le volume.

Le voïvode commença à nous ranger sur ces monticules, pour le combat. Une joie immense gonfla nos cœurs, car nous savions que dans une telle

proportion, et en nombre seulement quatre fois plus fort, les Tartares ne pouvaient résister à notre valeur. Et comme le parc, et le grand nombre de bœufs qu'il traînait lentement embarrassaient leur fuite, ils n'étaient déjà plus en état d'échapper à nos sabres. Ils étaient bien renseignés sur nous aussi, et, n'ayant d'autre ressource, ils se résolurent d'eux-mêmes au combat, ce que nous reconnûmes au bruit du grand tambour qu'ils appellent « balt » auquel ils obéissent toujours, car ils le considèrent comme sacré.

Tout à coup, le brouillard s'éclaircit à tel point que l'œil pouvait observer un nombre de plus en plus grand de crinières se dressant au-dessus de la horde, puis il disparut entièrement. Nous vîmes une fourmière noire de païens, chevaux et hommes

l'un contre l'autre en foule compacte, disposés en une sorte de croissant. De cette foule, les éclaireurs commencèrent à se détacher par volées, et à s'élan- cer de tous les côtés. Certains s'approchèrent tout près de notre régiment, nous insultant, braillant effroyablement, gesticulant et provoquant ceux qui voulaient se mesurer avec eux. Mais le voïvode autorisa seulement les cosaques à sortir, pour perfec- tionner pendant ce temps son ordre de bataille, ce qui fut accompli rapidement, car, la plupart des soldats étaient de vieux guerriers expérimentés et très habiles.

Une fois prêts, nous observâmes les escarmou- ches et les curieuses évolutions des cosaques qui savent admirablement se tirer d'affaire dans le duel avec ces immondes païens. Ils cherchaient à les cap- turer, ou bien engageaient le fer, mais quoique nous fussions très curieux de savoir comment allait tom- ber le premier cadavre, la tête de notre côté ou bien du leur, il était impossible de le reconnaître, car il en tombait plusieurs à la fois dans différentes directions.

Un vieil essaoul de cosaques s'adjugea un prince qu'il traîna avec son lasso, jusqu'aux pieds du voï- vode, mais il était presque étranglé déjà, car il l'avait traîné sur un stade et demi et lui avait la- bouré complètement le visage sur les chardons du steppe. Nous considérâmes cependant cet événe- ment comme un bon présage et le voïvode qui était pressé, ordonna aux trompettes et aux timbales de sonner, en criant : En avant! en avant! La horde répondit par des cris effroyables. En entendant ce bruit les escarmoucheurs sortirent aussitôt du champ sur lequel les hussards devaient, suivant l'antique usage, entrer en lice contre toute la force ennemie.

L'armée entière se tenait, comme je l'ai dit, sur des monticules, prête à se jeter tout ensemble sur l'ennemi, mais il plut à la fantaisie du voïvode selon une vieille coutume, de lancer d'abord un es- cadron, comme un vol de faucons, pour que, bri- sant tout sur son chemin, il semât l'effroi et la confusion dans les rangs ennemis. Nous vîmes alors distinctement cet escadron, sous le comman- dement de Babski, descendre lentement sur la pente en passant tout près de nous. Mais quand il obli- qua, les chevaux prirent leur plus grand élan, tant que la terre fléchit sous eux; les hussards se cour- bèrent sur leurs selles et baissèrent les lances. L'air sifflait terriblement, et ils nous envoyaient un vent si violent, que les plumes de nos casques en étaient secouées. Ils avançaient ainsi dans un brui- sement d'ailes et de taffetas, comme une véritable tempête, et on pouvait voir qu'ils broieraient tout ce qui résisterait.

Les capitaines avaient l'ordre de ne leur prêter aucune assistance tant qu'ils ne se seraient pas frayé à fond eux-mêmes la route à travers les païens. Nous les observâmes longtemps, car ils parcoururent deux stades, et la poussière n'était pas épaisse, d'autant qu'ils marchaient sur l'herbe.

Dans nos escadrons, qui demeuraient immobi- les, régnait un tel silence, qu'on pouvait entendre bourdonner les mouches et les taons. Chacun les sui- vait de ses yeux écarquillés, et seul un cheval hen- nissait de temps en temps, ou flairant le sang, ten-

dait le cou, et les narines ouvertes, gémissait plain- tivement.

Dans la horde, parmi les païens, régnait une grande effervescence, puis un cri s'éleva : Allah ! Allah ! et, tout à coup, une nuée de flèches fondit comme une averse sur les hussards, résonnant sur les cuirasses et sur les harnachements. Les hussards lançaient l'invocation « Jésus ! Marie ! », ce qui était le signe qu'ils en venaient tout à coup aux lan- ces avec l'ennemi. Avec l'aide de Dieu, ils tombè- rent sur les païens et les heurtèrent avec une telle impétuosité que ceux-ci se rompirent en deux moi- tiés, comme un arbre fendu par un coin, et les hus- sards passèrent au milieu, comme dans la rue. Alors la rue se referma derrière eux et la fourmillière les cacha entièrement. Nous vîmes seulement un affreux bouillonnement, parfois luisait un éclair de sabre, et parfois, quand un cheval se cabrait sous son ca- valier, tantôt un bras armé, tantôt un fanion s'éle- vait en l'air, comme un oiseau puis retombait.

Du terrain, où il n'y avait pas de gazon, s'élevait une poussière effroyable, dans laquelle tout tour- billonnait et bouillonnait. Les coups de pistolet, le vacarme infernal et les cris nous déchiraient pres- que les oreilles.

Parmi nous, un murmure commença à passer à travers les escadrons, car il devenait impossible de demeurer en place. Les hommes s'énervaient et les chevaux se cabraient. On commençait à dire les li- tanies des agonisants, quant tout à coup, un petit jeune homme de la noblesse, au lieu de répéter le refrain : Priez-pour nous ! » s'écria : « Je vois en- core l'étendard ! » Les soldats se mirent alors à de- mander à grands cris qu'on leur permit de bondir avec les autres. Une grande ardeur impossible à con- tenir s'empara de toute la troupe. Beaucoup avaien- aux yeux des étincelles ; d'autres, dans leur soif du sang païen rougissaient, comme des femmes ; d'au- tres, plus jeunes, pleuraient à chaudes larmes, et tendant les bras vers le ciel, répétaient : « Laissez- nous aller au secours de nos frères ! »

Mais le colonel imposa, d'un ton menaçant le plus grand silence, et dit : « Il ne convient pas que la chevalerie se conduise comme une vulgaire mi- lice, attaque sans ordre, ou par ardeur exagérée, fasse perdre patience aux chevaliers, et si quelqu'un bouge, il sera traîné par les chevaux ».

Nous reprîmes donc en silence notre contempla- tion, Nous les regardions mourir, et observions toute la horde, qui, comme un serpent gigantesque avec une lame dans le corps s'agitait et se tordait de dou- leur et cherchait à étouffer cet escadron qui s'était enfoncé en elle.

Pendant ce temps, le soleil se couchait et le cré- puscule embrasait le ciel. Mais on sentait qu'on n'aurait plus longtemps à entendre l'ordre, car sou- dain, un deuxième escadron dégringola derrière le premier, portant la ruine, et derrière lui un troi- sième et un quatrième.

Sous l'avalanche des hommes d'armes et des chevaux, la horde se mit à osciller, et l'on voyait que le misérable Mahomet allait s'écrouler dans la poussière aux pieds de la Vierge Marie. Alors, le canon, dont six pièces nous suivaient, se mit de la partie, avec majesté et avec une grande gravité, écrasant de ses boulets les restes de la horde.



L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



LOWICZ A L'ECOLE POLYTECHNIQUE

A l'Ecole Polytechnique

Le groupe des « Amis de la Pologne », fondé à l'Ecole Polytechnique, il y a déjà plusieurs années, par Pierre Garnier, n'a pas cessé de prendre de l'extension.

Cette année, il a eu la gracieuse idée d'installer une « Chaumière de Lowicz » dans le cadre de la fête annuelle du « Point Gamma ». Les milliers de personnes, qui se rendirent à l'Ecole Polytechnique le 4 février, admirèrent les produits de l'art paysan de Lowicz sur les murs de cette « Chaumière ».

Les papiers découpés et les étoffes aux raies multicolores les jetèrent dans le ravissement. Les carreaux des fenêtres étaient tendus de fines dentelles de papier. Les Polytechniciens avaient reproduit, en les agrandissant, des dessins de Stryjonska, pleins de vie et d'humour.

Les visiteurs savourèrent, dans la « Chaumière », sur les bancs rustiques, l'hydromel, les « zakonskis », les « Poneczkis », la liqueur de cerises et la wodka, en écoutant le gramophone qui déversait inlassablement sur eux des airs de danses rustiques.

Serveurs et serveuses étaient revêtus de magnifiques costumes de Lowicz, prêtés tout spécialement pour cette occasion par le Théâtre Polonais de Varsovie.

En face de la « Chaumière », se trouvait une loterie dont les lots étaient des poupées de Lowicz de toutes tailles, et des serpents cracoviens animés et peints de fleurs. La loterie, comme la « Chaumière », remporta un très gros succès. Félicitons-en M. Jean Debay, Président du Groupe des « Amis de la Pologne » à l'Ecole Polytechnique, et ses camarades, et remercions le ministère des Affaires Etrangères — et tout spécialement Mme Grabowska, à laquelle nous dûmes l'envoi des beaux costumes.

A Sèvres

Une charmante fête polonaise fut donnée, le 5 février par l'Association des « Anciennes Elèves du Lycée de Sèvres ». Sa principale organisatrice fut Mlle Bourgoin.

Mme Rosa Bailly avait été priée de présenter aux jeunes filles françaises « la Jeunesse Polonaise ». Elle le fit avec entrain et gaieté, mais, aussi, avec une profonde émotion, lorsqu'elle rappela les fastes héroïques de cette jeunesse qui dut si souvent se sacrifier pour la patrie.

Des disques furent entendus : Chopin, interprété par Paderewski. Les danses populaires en costumes nationaux de Cracovie et de Lowicz, réglées par M. Degler, suscitèrent l'enthousiasme général.

A la fin de la séance, des cartes postales, signées des auditrices, furent envoyées aux quatre coins de la Pologne, pour saluer la jeunesse polonaise amie.

A Arras

M^e Gerber, avocat, a donné, à Arras, le 24 février, une conférence sur la Pologne, que les « Amis de la Pologne » ont été heureux d'illustrer de leurs projections.

Dans les Ecoles

M. Armand Contet, élève professeur à l'Ecole Normale Supérieure de l'Enseignement Technique, a donné, le 1^{er} décembre, un exposé de géographie économique sur les conditions du développement économique de la Pologne.

Mlle Baud, élève à l'Ecole des Etudes Commerciales, a présenté, dans un travail des plus consciencieux, qui lui a, du reste, valu une note élevée, la question du « couloir polonais », M. Raphael Levy étant examinateur. L'étude, sans parti-pris, de Mlle Baud, l'a amenée à cette conclusion qu'il était impossible de priver un peuple de trente-deux millions d'habitants de l'accès à la mer pour essayer de satisfaire l'amour-propre d'une nation qui, d'ailleurs, annonce publiquement et officiellement qu'elle veut reprendre le « couloir » afin d'encercler la Pologne et pour pouvoir mieux, ensuite, se saisir de la Poméranie, de la Haute-Silésie, de l'Alsace-Lorraine, etc.

Ligue des Patriotes

Nous remercions la Ligue des Patriotes qui a distribué à ses adhérents, par milliers, le tract de Georges Oudard, sur la question de Dantzig.

A Lyon

Le 21 janvier, à la Faculté des Lettres de Lyon, Mademoiselle Sotteau fit une causerie extrêmement intéressante, au cours de laquelle elle relata son voyage, fait en Pologne pendant les vacances d'été.

Les détails pittoresques qu'elle donna sur son séjour dans les villes de Varsovie, Gdynia, Cracovie et dans la campagne polonaise charmèrent l'auditoire.

Au premier rang des auditeurs nous avons remarqué la présence de Monsieur le Consul de Pologne à Lyon, de Monsieur Patouillet, vice-Président du Comité lyonnais des « Amis de la Pologne » et Professeur honoraire de langue et littérature russes à la Faculté des lettres, de Mademoiselle Erhart qui le remplace dans ses fonctions à la chaire de russe; le lecteur de langue polonaise et les étudiants du cours.

Comités

COMITE D'ANGERS

Le Comité d'Angers s'est reconstitué sur les bases suivantes :

Présidente : Mme Mathilde Barot, dont on connaît le brillant et chaleureux ouvrage « Notre Sœur la Pologne »

et qui a donné tant de belles conférences sur la Pologne amie;

Vice-Présidents : Dr Turlais; M. Bilger;

Secrétaire général : M. Jacques Mercier.

Membres du Comité : Mlle Heldt, professeur à l'Ecole Primaire Supérieure d'Angers, notre incomparable collaboratrice; MM. Hombourget, Brunet, Préaubert, le chanoine Urseau, Gardot, Poupert, Wandalewski.

COMITE DE BOURGES

L'assemblée annuelle des « Amis de la Pologne » a eu lieu le 7 janvier à l'Hôtel des Syndicats, sous la présidence de M. l'intendant général Buffet, vice-président.

Ce dernier lut un rapport sur l'activité de la Société pendant l'année écoulée, dont nous pouvons extraire ce qui suit :

L'activité du groupement s'est manifestée :

1° En l'organisation de secours aux chômeurs polonais. A ce propos, le Comité remercie encore une fois, et bien sincèrement, les personnes généreuses qui ont répondu à son appel du mois de février dernier. Il est parvenu la somme de 1.356 francs et environ 250 pièces de linge ou vêtements, une voiture d'enfant. Tout fut distribué au fur et à mesure ainsi que les boîtes de conserves ou de pâtes. Le Comité tient à la disposition de ceux qui désireraient se renseigner le registre où sont inscrits les dons avec les motifs qui les ont provoqués; certains sont si navrants que le cœur se serre à la lecture;

2° En l'organisation de l'Exposition d'Art Polonais, avec tombola, au profit de la caisse de secours. Disons que celle-ci a rapporté la somme de 827 francs (lots payés).

Le bureau des « Amis de la Pologne », section du Cher, adresse ses remerciements à tous ceux qui lui ont apporté leur collaboration, en particulier : à Mme Rosa Bailly, à M. Magdelénat, à M. Duneufgermain, dont le généreux concours et la grande compétence ont permis de mettre sur pied une exposition vraiment intéressante; à la Presse locale; à notre vice-président, M. Buffet, toujours dévoué; à Mme Guyot, âme agissante du Comité.

Renouvellement du Bureau. — Président, M. Buffet; trésorière, Mlle Grain; secrétaire générale, Mme Guyot.

Cotisations. — Les cotisations seront relevées par un encaisseur muni de timbres-papillons tenant lieu de quittances.

Projets. — Un refuge pour les travailleuses et les travailleurs étant toujours nécessaire, le Bureau fera les démarches utiles pour obtenir des autorités la jouissance d'un local, et il compte sur la générosité de tous les sympathisants pour le garnir de l'indispensable.

En vue de la propagande, le Bureau organisera une ou deux séances, comportant conférence, projections ou films documentaires polonais.

A la Cinémathèque

Le 20 février, à la Cinémathèque de la ville de Paris, sur la prière de M. Bayle, Président de la Société des Conférences, Mme Rosa Bailly présenta la Pologne à un nombreux auditoire de jeunes gens et de jeunes filles des Ecoles Primaires Supérieures et Commerciales de l'arrondissement. Religieusement écoutée et chaleureusement applaudie, la conférence, illustrée de très nombreuses projections lumineuses, laissa aux jeunes auditeurs une impression profonde, partagée par leurs directeurs et professeurs qui les avaient accompagnés.

Une conférence d'André Chéradame

Les « Amis de la Pologne » ont tenu à se joindre aux organisateurs de la conférence qu'André Chéradame a donné, le 15 février, aux Sociétés Savantes, sur « la Paix », et ils ont convié leurs adhérents à venir entendre l'éminent orateur.

Les six cents auditeurs, après avoir entendu André Chéradame et M. Charles Lallemand, de l'Académie des Sciences, ont voté à l'unanimité, moins six voix, l'ordre du jour suivant :

« La configuration actuelle de l'Europe, infiniment plus juste, au point de vue ethnographique, que celle de 1914, est, en outre, la plus propre au maintien de la paix, parce qu'elle constitue l'obstacle le plus puissant qu'on puisse concevoir à la réalisation du Pangermanisme.

« La campagne en faveur de la révision des traités, ayant pour objet de réaliser le pangermanisme et de satisfaire l'impérialisme italien aux dépens de la Yougoslavie et de la France, aboutirait à replacer sous le joug d'états dominateurs plus de 40 millions de Slaves et de Latins.

« Il en résulterait une immense injustice envers des peuples qui ont toujours été amis et alliés fidèles de la France. Mais, en outre, comme il est tout à fait illusoire de penser qu'une telle révision pourrait avoir lieu par des moyens pacifiques, il en résulte que la campagne pour la révision des traités mène à la guerre.

« En conséquence : il faut exiger le respect des traités parce qu'ils constituent la garantie la plus sûre pour éviter la guerre.

« Profondément attachés à la cause de la paix, ils sont convaincus que déterminer chez les Allemands la crainte d'une riposte très efficace est le plus sûr moyen de les décourager de tenter une nouvelle agression. La France, dans l'intérêt même de la paix, doit donc conserver les armes nécessaires à une riposte immédiate, notamment dans le domaine aérien.

Les conférences du D^r Barot

Le Dr Barot, ancien maire d'Angers, mène toute une campagne en faveur de la cause polonaise.

Il vient de donner une série de conférences sur l'accès de la Pologne à la mer, Gdynia et le Corridor polonais.

Le 8 février, il parla à Saint-Nazaire; le 9, à Lorient; le 16, à Tours, dans les Sociétés de Géographie et devant des publics nombreux et attentifs.

Nos chaleureuses félicitations à cet ami excellent.

A Castelsarrazin

A Castelsarrazin, M. Gras, principal du Collège de garçons, a donné, le 15 février, une conférence sur la Pologne qui a obtenu le plus grand succès.

Cette conférence était illustrée par les films et les projections lumineuses des « Amis de la Pologne ».

Une quête a produit une somme de deux cents francs que M. Gras nous a offerte pour nos œuvres.

Nos vifs remerciements et nos félicitations.

A Colmar

Le Comité de Colmar, si vivant sous la haute direction de M. Bonfils-Lapouzade, vient de donner une conférence en la grande salle de la Chambre de Commerce.

Un public aussi choisi qu'attentif s'était donné rendez-vous. Au premier rang de l'assistance : MM. le général de Division Zeller; le général commandant d'armes de la place et Mme la baronne de Widerspach; le sous-préfet et Mme Willm; M. Gabriel Daty, représentant M. le Préfet, absent; M. Compagnie, Trésorier-payeur général; le Premier Président à la Cour d'Appel et Mme Carré de Malberg; Les Présidents de Chambre Loison et Soel; M. de Lechowski, consul de Pologne à Strasbourg; M. Wierusz Kowalski, vice-consul; le comte et la comtesse d'Andlau; le colonel commandant l'A. D. 14; M. et Mme Péliissier de Feligonde; M. Louis Kuhn, trésorier de la Chambre de commerce; le chef d'escadron de gendarmerie et Mme Villeret; M^e et Mme Paul Fehner; le colonel Steiner, conservateur des Eaux et Forêts en retraite; le colonel Badré,

conservateur des Eaux et Forêts; M. Antoine Borocco, président de la Renaissance Française du Haut-Rhin; MM. Duchesne et Félix Schaedelin, vice-présidents du Tribunal de première instance; M. Thumann, conseiller à la Cour d'Appel; M. Henri Boudier, avocat général; MM. Marchal et Mougenot, substitués généraux; M. Charles Krumboltz, proviseur du Lycée Bartholdi; M. le juge d'instruction Boilley; M. le substitut Grimal; M^e et Mme René Baradé; Mme et M. Hubert Ingold, inspecteur principal des Eaux et Forêts en retraite; le chef de bataillon Gras; de nombreux officiers etc., etc.

Ce fut M. le procureur général Edmond Bonfils-Lapouzade qui, en termes nobles et enthousiastes, présenta l'éminent conférencier, M. Roger Dumon, professeur agrégé de philosophie au Lycée de Mulhouse, secrétaire général des « Amis de la Pologne » de cette ville, et auteur de nombreux ouvrages.

M. Roger Dumon relata son voyage de l'été dernier (Excursion des « Amis de la Pologne »). Il nous présenta Katowice, ville à l'espect germanique, où l'âme est restée si profondément polonaise; les régions agricoles de la Haute-Silésie et les Beskides; Cracovie l'admirable, ville slave tout imprégnée de dignité; Zakopane où les cours de français sont suivis par les paysans; les plaines polonaises, calmes et mélancoliques, immenses où se retrempe les énergies; Boryslaw et ses puits de pétrole, où sont engagés de nombreux capitaux français; Léopol, héroïque, et sa population bigarrée; la capitale : Varsovie, et Poznan, dont l'histoire est une page magnifique de patriotisme et d'abnégation.

Une réception suivit la conférence à laquelle assistèrent les membres du comité de Colmar, dont M. Dietrich est le dévoué secrétaire général, ainsi que MM. le consul et le vice-consul de Pologne et de nombreuses personnalités. Cette réunion intime qui eut lieu dans la salle à manger du Buffet de la gare que M. Régin, le distingué propriétaire avait mis à la disposition des « Amis de la Pologne » fut empreinte de la plus grande amitié et de la plus cordiale camaraderie.

(d'après la presse locale).

Associations Polonaises à Paris

L'Association des Etudiants Polonais et celle des jeunes Musiciens Polonais à Paris ont organisé, au Palais de la Mutualité, un bal pour subvenir aux besoins de leur caisse de secours. Les « Amis de la Pologne » ont été heureux d'aider au succès de ce bal.

Ils ont tenu, également, à concourir au succès du « Thé-Bridge » donné, le 24 février, par l'association des Femmes Polonaises pour le service social en France en faveur du dispensaire polonais à Paris.

La jolie fête polonaise, organisée par les Etudiantes polonaises, donnée à Paris, dans les Salons du Foyer International des Etudiantes, le 25 janvier, a été organisée avec la collaboration des « Amis de la Pologne », qui ont, notamment, prêté une décoration d'étoffes de Lowicz et de Wilno.

Divers

Les « Amis de la Pologne » ont été heureux d'aider l'Association « Les Amis de la Yougoslavie » à organiser sa grande fête annuelle.

Ils ont, également, prêté leur concours aux sympathiques « Amis de la Géorgie ».

Le Père Dassonville, qui arrange, pour cet été, un voyage d'amitié française en Pologne, a profité, également, de leur entière collaboration.

Nos adhérents ont été invités à venir entendre la conférence de Omer Neveux (« Pologne en 1933 ») donnée le 24 février à l'Association Générale des Etudiants.

L'Orphelinat d'Avesnes (en Seine-et-Oise) a reçu des Amis de la Pologne une superbe poupée polonaise.

Une belle poupée polonaise a été offerte aux élèves de l'Ecole Normale d'Aurillac pour leur tombola annuelle.

Cinquante ouvrages polonais ont été offerts par les Amis de la Pologne à l'Association des Femmes Polonaises pour le travail social en France, afin de créer un fond de bibliothèque pour les jeunes filles et femmes qu'elles prennent sous leur protection.

Ventes de charité

A AMIENS

Une vente de charité a été organisée par les soins de l'« Opieka Polska » d'Amiens, au profit des chômeurs polonais.

Les « Amis de la Pologne » ont procuré à M. l'abbé Pacuszka tous les objets nécessaires à une vente qui a été fructueuse.

A PARIS

A la vente de charité, qui a eu lieu, le 16 décembre chez Mme Beurdeley, pour procurer aux prêtres sans ressources les livres dont ils ont besoin, Mme Chevrillon a tenu un comptoir composé uniquement d'objets polonais fournis par les « Amis de la Pologne ».

Remerciements

A M. Charles Beyle, qui a adressé, dans « La Librairie », un vibrant appel pour la bibliothèque des « Amis de la France » à Czestochowa.

A M. Dodard des Loges, pour les médicaments envoyés au dispensaire polonais, et pour un costume donné pour les sans-travail polonais.

A M. Demanche, pour une nouvelle collection d'ouvrages destinés à Czestochowa.

A NOS ABONNES

Nous allons, vers la fin du mois de mars, envoyer une circulaire à nos abonnés qui sont en retard pour le règlement de leur abonnement. Ne voudront-ils pas nous éviter ce travail et ces frais, alors que, de notre côté, nous consentons tant de sacrifices pour leur offrir une belle et intéressante revue à un prix si modique?

Qu'ils veuillent bien nous envoyer, sans plus attendre, le montant de leur réabonnement. S'ils y joignent un don pour nos œuvres, ils se seront montrés de vrais Amis de la Pologne.

Merci d'avance.

RECLAMATIONS

De trop nombreuses réclamations nous ont été adressées ces derniers mois par nos abonnés. Leurs numéros ne leur parviennent pas.

Or, nos bandes d'adresses sont établies avec des clichés et une machine spéciale. Imprimées ainsi automatiquement, il ne peut être question d'une négligence de nos services, si les numéros ne parviennent pas à nos abonnés.

Nous prions instamment tous ceux qui n'auraient pas reçu leurs numéros, le dernier jour du mois au plus tard, de nous le signaler (exception faite pour ceux qui le reçoivent à l'étranger ou par l'intermédiaire d'un Comité). Le numéro manquant sera remplacé, et le dossier des réclamations sera transmis, chaque mois, à l'Administration des Postes.

Consultations de Graphologie comparée

5 fr. M. A. Suire, 1, rue des Fonderies La Rochelle (Ch^{te} M^{me}).

Française, distinguée, professeur en retraite, souhaiterait passer été au pair dans famille polonaise, de préférence à Zokopane.

AVIS AUX CONFERENCIERS

Les Amis de la Pologne mettent gracieusement à la disposition de Mesdames et Messieurs les conférenciers une série de 40 films à images fixes « Ornak » sur la Pologne.

Ces films peuvent être présentés sur tous les appareils courants. Ils ont 35 mm. de largeur.

Chacun d'eux comporte 50 vues. Il est accompagné d'une notice.

Principaux sujets : Varsovie, Poznan, Léopol, Wilno, les Tatrys, les puits de pétrole, la Haute-Silésie, la forêt de Bialowiège, Czenstochowa, la peinture polonaise, les campagnes, la mer, Gdynia etc., etc.

CHEMINS DE FER DE L'EST ET D'ALSACE ET DE LORRAINE

Afin de faciliter l'accès du Markstein, la grande station de sports d'hiver des Vosges, une voiture directe de 1^{re} et 2^e classes sera incorporée les vendredis et samedis jusqu'au 31 mars 1933 au train express N° 39 partant de Paris à 22 heures. La voiture arrivera le lendemain à 7 h. 54 à Lautenbach où les voyageurs trouveront une correspondance automobile immédiate pour les Hôtels du Markstein. Le dimanche, la voiture directe partira de Lautenbach à 20 h. 58 pour arriver à Paris par train express N° 36 le lundi à 6 h. 45.

Les voyageurs pourront se procurer à Paris, au Bureau de renseignements de la gare de Paris-Est, à l'Agence des Chemins de fer d'Alsace et de Lorraine, place St-Augustin, et à la Maison de France, 101, Avenue des Champs-Elysées, des billets de fin de semaine, à prix réduit pour Lautenbach, valables du vendredi (ou avant-veille de fête légale) à midi au mardi (ou surlendemain de fête légale) à midi.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Paris-Nord à Londres

1^o Services de jour.

Via Calais-Douvres. — Traversée maritime la plus courte. Service de luxe « Flèche d'Or » en correspondance avec le paquebot « Canterbury » mettant Londres à 6 h. 40 de Paris.

Via Boulogne-Folkestone. — Service quotidien avec l'Angleterre. Voie très fréquentée par les touristes venant passer le week-end sur les plages françaises.

2^o Service de nuit.

Via Dunkerque-Folkestone. — Service journalier (1) sur l'Angleterre via Folkestone. Ce service permet d'arriver le matin à Paris ou à Londres et d'en repartir le soir.

(1) Sauf la nuit du samedi au dimanche au départ de Dunkerque et la nuit du dimanche au lundi au départ de Folkestone.

COURS DE LANGUE POLONAISE.

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Le cours des Amis de la Pologne, à la Sorbonne, — Mademoiselle STROWSKA, professeur — peut nous être demandé. Le cours complet dactylographié est en voyé contre la modeste somme de 25 francs (destinée à couvrir les frais de polycopie).

Les cours ont lieu les vendredis à 8 heures du soir, salle de Chimie, à partir du 18 novembre. (Entrée: 1, rue Victor-Cousin). Ils sont gratuits.

LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS REPANDU DES JOURNAUX POLONAIS EN FRANCE.

WIARUS POLSKI

35, rue de château, 35

LILLE Nord)

40 ans d'existence.

Pages spéciales agricoles, féminines, sportives, illustrations, actualités, boy-scoutisme, intellectuelles, suppléments belletristiques.

Amis de la Pologne! Recommandez-le, abonnez-y vos ouvriers et employés polonais. — Prix 7 frs par mois.

COMMERÇANTS!

CONFIEZ-LUI votre PUBLICITE

C'est le meilleur moyen de répandre vos articles parmi les polonais.

Le « WIARUS POLSKI » s'est voué à la popularisation du rapprochement Franco-Polonais.



CHEMINS DE FER DE L'ETAT
ET DU SOUTHERN RAILWAY

Paris - Saint-Lazare à Londres

Le jour. — Le service rapide le plus agréable et le plus économique est celui de Dieppe-Newhaven (Restaurant à bord).

La nuit. — 1° Service le plus confortable, Le Havre-Southampton (3 fois par semaine dans chaque sens); 2° Service journalier rapide et économique Dieppe-Newhaven.

Toutes classes (chemin de fer et paquebot) par Dieppe-Newhaven 1^{re} et 2^e classes (paquebot) par Le Havre-Southampton. Compartiments-couchettes toutes classes de Paris-Dieppe et vice versa.

Se renseigner à la gare de Paris-St-Lazare (Bureau des Renseignements); au Bureau du Southern Railway, 13, rue Auber, à Paris.

SOCIETE FRANÇAISE DE LIBRAIRIE

« GEBETHNER ET WOLF »

123, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI.

Ouvrages périodiques en toutes langues.

Les commandes, pour tous les pays, sont exécutées, par retour du courrier.

Sur demande, envoi, chaque mois, — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaises, françaises, polonaises, etc., classées par matières.

Compte P. K O.

Varsovie

Nr. 190-840

Postaux-Chèques

Paris

Nr. 776-84

Téléphone : Danton 04-42

Adresse Télégr. GEBOLFF-PARIS

L'Art Populaire Polonais

En vente aux « Amis de la Pologne » 16, rue Abbé-de-l'Épée, Paris (5^e).

Etoffes de Lowicz, à bandes multicolores, à partir de 20 fr. la pièce.

Etoffes de Wilno, en lin, ou lin et laine, inusables, des-
sins d'un très beau style.

Poupées en costumes nationaux, à 10, 15 et 60 fr. couple de Lowicz : 40 fr., couple de Cracovie : 40 fr. (chaque poupée séparément 25 fr.)

Rubans de Cracovie en soie brochée. Prix divers, de 5 à 12 fr. le mètre.

Joujoux, serpents 8 fr.; sifflets 2 fr. etc.

Papiers découpés de Lowicz, chaque composition : 8 fr.

Céramiques diverses, petits objets de 3 à 15 fr.

(Port en plus.)

On trouve aux Amis de la Pologne

DES CARTES POSTALES

Série de 12 vues, en noir : 1 fr.; de 10 vues en bistre : 1 fr. 50; de 7 vues en couleurs : 1 fr. 50. Nouvelles séries : 12 vues, 2 fr. 50; 8 vues : 1 fr. 50.

DES AFFICHES

Varsovie, le Wawel, Wilno, Goynia, Haute-Silésie : 10 fr. chacune.

DES IMAGES

Portrait équestre du Maréchal Pilsudski, par Szyk : 10 fr. La Vierge de l'Ostrobrama, fond or ou argent : 10 fr. et 5 fr. selon la grandeur.

UN ALBUM

« La Pologne immortelle » : 10 fr. Franco : 12 fr.

DES COUSSINS

en tissus de Lowicz à 25 fr. Brodés avec motifs de zako-
pane : 35 fr. (ajouter 3 fr. pour le port).

NOTRE INSIGNE

En émail blanc et rouge : 3 fr. Par poste recommandé : 3 fr 75.

DES PROJECTIONS

Sur les villes, les campagnes, l'industrie, l'histoire, l'art, etc.

Qu'avez-vous fait ?...

pour la cause polonaise ? Comment avez-vous aidé nos efforts ?

Avez-vous contribué à fonder un Comité régional d'Amis de la Pologne.

Avez-vous trouvé de nouveaux abonnés à la Revue ?

Avez-vous fait connaître « Notre Pologne » aux écoliers ?

Avez-vous répandu nos publications ?

Avez-vous évité à nos bureaux dépense et travail en réglant votre abonnement dès le début de l'année, sans attendre un avis ?

Y avez-vous joint un don pour nos œuvres ?

Avez-vous souscrit pour le monument aux Volontaires polonais ?

Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

Un Livre définitif sur le Problème du « Corridor »

CASIMIR SMOGORZEWSKI : *La Poméranie Polonaise*, avec 40 cartes, dont 5 en couleurs et 40 illustrations hors-texte ; XVI + 462 pages in-8° ; Paris, Gebethner et Wolff, 1932. 45 francs.

LES AMIS DE LA POLOGNE

PRESIDENTS D'HONNEUR

MM. les Maréchaux de France FRANCHET D'ESPEREY, LYAUTEY, PÉTAIN, S. E. le Cardinal VERDIER, le Pasteur BOEGNER, le Grand Rabbin Israël LÉVI.

MM. les Généraux WEYGAND, et GOURAUD.

MM. HERRIOT, PAINLEVÉ, PAUL-BONCOUR, R. POINCARÉ.

Président : M. Louis MARIN, ancien ministre.

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.

Vice-Président : M. Robert SÉROT, député,
ancien sous-secrétaire d'Etat.

Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.

Chargée des cours de Polonais : Mlle STROWSKA.

Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.

Principaux Comités et Groupements régionaux.

(suite).

LAVAL. — *Présidente* : Mme GRIMOD, présidente des Femmes de France ; *secrétaire* : Mlle GLINCHE.

LE CREUSOT. — M. MYARD, Directeur des Ecoles techniques.

LE MANS. — *Président* : M. le D^r OUDIETTE.

LYON. — *Président* : M. LHIRONDELLE, Recteur ; *vice-présidents* : MM. DUVIVIER, Directeur du Tout-Lyon, KOSZUL, ingénieur, PATOUILLET, professeur à la Faculté des lettres ; *secrétaires* : Mlles ROCHÉ et SOTTEAU ; *adjoint* : M. AUGENOST ; *trésoriers* : M. FROMENT, libraire-éditeur, Mme NAUDE.

MACON. — M. DUHAIN.

MARSEILLE. — *Président* : Colonel GUILLOT ; *vice-président* : M. LÉOTARD ; *secrétaire général* : M. RABILLOUD ; *secrétaires* : MM. ANTONOWICZ et BARBAUDY ; *trésorier* : M. MOUILLERON.

METZ. — *Vice-présidents* : M. PREVEL, ancien Maire ; M. PINON, vice-président du Tribunal civil ; Colonel DEVILLE ; *secrétaire général* : M^e GAUDU, avocat ; *secrétaire-adjoint* : M. FRESMAN, greffier en chef ; *trésorier* : M. RENAULD, banquier.

MONTLUÇON. — *Président* : M. COQUETON, ancien Chef de division de Préfecture ; *vice-président* : Mme FILIPPI, Directrice d'E. P. S. ; M. TOURAINE, Inspecteur Primaire ; *secrétaire* : M. GABRIEL, Directeur du C. C. ; *trésorier* : M. GAUME, professeur.

MONTPELLIER. — *Président* : M. Gaston PASTRE ; *vice-président* : D^r MARTIN ; *secrétaire*, M^e CHAUVET, avocat ; *trésorier* : M. SASSY.

MULHOUSE. — *Président* : M. DE RETZ, directeur général des Mines domaniales de Potasse d'Alsace ; *secrétaire général* : M. Roger DUMON ; *trésorier* : M. D'ANDON.

NANCY.

NANTES. — *Président* : M. LYNIER, sénateur, président de la Société de Géographie ; *secrétaire* : Mme POIRIER.

NIMES. — *Président* : M. PAGANELLI, Inspecteur d'Académie ; *secrétaire* : Mlle GUERRE.

ORLEANS. — *Président* : M. BERGER, député ; *secrétaire* : Mlle TRÉGLOS.

POITIERS. — *Président* : M. PINEAU, Recteur ; *secrétaire* : M. Prosper CHANGEUR.
crétaire : M. Prosper CHANGEUR.

PONT-A-MOUSSON. — *Président* : M. GRANDPIERRE, Directeur des Hauts-Fourneaux.

REIMS. — *Président* : M^e MERKLEN ; *secrétaire* : Mlle PERCEBOIS.

RENNES. — *Président* : M. COLLAS, Professeur à la Faculté des lettres.

SAINT-ETIENNE. — *Président* : M. AUBERT, Inspecteur d'Académie ; *vice-présidents* : MM. BORIE, le Comte de NEUFBOURG, PONCHARD, SIMON-REYNAUD ; *secrétaire* : M. BIERNAWSKI ; *trésorier* : M. MERLAT.

SAINT-JEAN-D'ANGELY. — *Président* : M. Arthur BONNET ; *secrétaire* : M. SALOMON.

SEDAN. — *Président* : M. MARTIN, pharmacien ; *secrétaire* : Capitaine ARNAUD.

SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY, Député, Maire ; *secrétaire* : Mme MOUTON, directrice du Collège ; *trésorier* : M. HENRY.

STRASBOURG. — *Président* : M. HUGO HAUG ; *vice-présidents* : M. Hubert GILLOT, Professeur à la Faculté des lettres ; M. LAMARCHE, Proviseur du Lycée Kléber ; *secrétaire générale* : Mme Hubert GILLOT ; *trésorier* : M. Jean WENGER.

TOULON. — *Président* : Général CASTAING, Président de l'Académie du Var ; *vice-présidents* : MM. FLEURET, GASQUET, Mme de MORTEMART DE BOISSE ; *secrétaire général* : M. GIRAUD, Professeur honoraire ; *secrétaire* : Mlle Y. GIRAUD ; *trésorier* : M. SLIZEWICZ, Directeur de la Banque de Provence.

TOULOUSE. — *Président* : Comte BEGOUEN ; *secrétaire général* : M. DE MONTFERRAND ; *trésorier* : M. CUGUILLIÈRE.

TROYES. — *Président* : M. CHEVALIER, professeur ; *vice-présidents* : MM. BOURDONCLE, Proviseur et RICHOMMARD, Inspecteur primaire ; *secrétaires* : MM. HANDRICHE et PANAS ; *trésorier* : M. SCHWEITZER.

VERDUN. — M. FASCINET, architecte.

VERSAILLES. — *Président* : Général EON.

VICHY. — *Délégué* : M. BRDET-BESSE, architecte.

MEXICO. — *Secrétaire général* : M. Jacques LAUDEREAU.